

AMÉRIQUE FRANÇAISE

Revue bimestrielle

CRÉATIONS LITTÉRAIRES

- ROLAND GIGUÈRE.....*La Voix aigüe*
CARMEN LAVOIE.....*La vieille Indienne*
JACQUES FERRON.....*Les Rats*
ANDRÉE MAILLET.....*Deux récits*
SYLVAIN GARNEAU.....*Poèmes d'adolescence (inédits)*
GEORGES GUY.....*Jour de gloire*

ÉTUDES ET CHRONIQUES

La revue des livres. — Lettre sur Amérique Française. — Curiosités littéraires par Andrée Maillet. — Une colonie de comtes français en Saskatchewan par Donatien Frémont de la Société Royale. — Notes sur Jean-Paul Sartre par Philippe Galli. — Souvenirs par Henriette Tassé. — Alphonse Allais au Canada par E. Fabre-Surveyer de la Société Royale. — Bourrage de crâne par Philippe LaFerrière.

Au banc d'essai : Roger Laflamme, Nicholas Rolland.



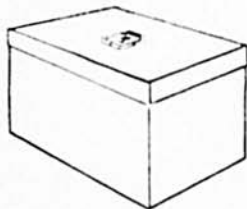
*Chaque jour il y a
du nouveau chez*
Dupuis Frères
LIMITÉE
MONTREAL

La Banque Canadienne Nationale

*est à vos ordres pour toutes
vos opérations de banque
et de placement*

Actif, plus de \$150,000,000
561 bureaux au Canada

De chez Birks



Ces trois mots ont une grande signification pour le récipiendaire d'un cadeau offert dans la fameuse boîte Birks. Depuis des générations, c'est le gage assuré de la beauté et de la qualité traditionnelle d'un article signé Birks.

BIRKS BIJOUTIERS

Molson's

LA BIÈRE QUE VOTRE
ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

Au service des assurés de la province de Québec par ses succursales à Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, Ottawa et North Bay.

Sun Life du Canada

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE BIMESTRIELLE

Directrice : ANDRÉE MAILLET

Bureau : 28, avenue Arlington, Westmount, Montréal, P.Q.

VOLUME XII — No 5 — NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1954

SOMMAIRE

<i>La Voix aiguë</i>	Roland Giguère	322
<i>La vieille Indienne</i>	Carmen Lavoie	323
<i>Les Rats</i>	Jacques Ferron	326
<i>Deux récits</i>	Andrée Maillet	336
<i>Poèmes d'adolescence (inédits)</i>	Sylvain Garneau	341
<i>Jour de gloire</i>	Georges Guy	343
<i>La revue des livres</i>	Andrée Maillet	349
<i>Lettre sur Amérique Française</i>	Andrée Maillet	356
<i>Curiosités Littéraires</i>	Andrée Maillet	358
<i>Une colonie de comtes français en Saskatchewan</i> Donatien Frémont		360
<i>Notes sur Jean-Paul Sartre</i>	Philippe Galli	371
<i>Souvenirs</i>	Henriette Tassé	377
<i>Alphonse Allais à Honfleur</i>	E. Fabre-Surveyer	389
<i>Bourrages de crâne</i>	Philippe LaFerrière	392
Au banc d'essai :		
<i>La flânerie de Paris</i>	Roger Laflamme	396
<i>Le pays de l'oubli</i>	Nicholas Rolland	399
<i>Berthier</i>	Janine Lajoie	400

Les manuscrits sont soumis à un comité de lecture.

La direction ne reçoit que sur rendez-vous, et n'est pas responsable des manuscrits.

Les manuscrits ne sont pas retournés.

Les manuscrits doivent être inédits et porter la mention inédit. Seuls les textes inédits publiés seront rémunérés.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

LA VOIX AIGUË

*La voix s'aigüise sur le diamant noir du silence
au long des pesantes heures de solitude*

*(inlassablement l'oiseau sans cesse reconstruit
aujourd'hui le nid hier détruit)*

*et le jour venu
venu à pied à travers roches rocailles et ronces
le jour ensoleillé aussitôt levé au pâle horizon*

LA VOIX MONTE

pure

aigüë

dure

et pénétrante comme un fer de lance

fuseau d'acier trempé

forgée dans l'amour et trempée dans le sang

LA VOIX MONTE

*et fait dans le ciel à l'intervalle de deux étoiles
une trouée blanche*

ultime et inexorable brèche

une voix comme une fine flèche

visiblement plantée dans l'infini

au flanc même de l'univers

l'espace à tout jamais ouvert

*(L'oiseau jette hors du nid ses petits
nés le même jour).*

ROLAND GIGUÈRE

*Au Père Paradis, O.M.I.
A la Réserve de Bérens*

LA VIEILLE INDIENNE

La vieille se dressa sur son lit. Elle regarda avec étonnement la grande horloge de la mission, n'en ayant probablement jamais vue, les aiguilles longues et fines qui avaient tracé toutes ces rides sur son front, puis pencha un peu la tête pour mieux écouter.

L'heure, comme des gouttes d'eau tombant une à une, achevait d'user la pierre où s'édifiait sa pauvre vie. Tantôt, tout cela croulerait.

Lasse, elle se laissa retomber sur ses oreillers, ferma un moment les yeux, puis se remit à s'agiter, grattant la couverture et cherchant à attirer quelque chose. Comme la grive des marais tapissant son nid de feuilles mortes, l'Indien ne se couche jamais que sur ses guenilles. Impossible de l'adapter aux draps blancs. Il lui faut pour dormir, toute cette bigarrure de couleurs, ces tons d'eau et de rouille, de lune et de soleil couchant, lambeaux éclatants dont se drape l'Esprit des Songes lorsqu'il vient lui rendre visite, du fond des nuits. Comme je connaissais cette singularité, je tirai du haut du sommier, le pauvre paquet de haillons et lui fis son lit de misère. Elle s'endormit.

Le flot nous l'avait emportée au matin, comme une épave. Nous l'avions trouvée à moitié gelée au fond d'une barque, parmi l'écume et les herbes flottantes. On me l'avait confiée. J'eus peur, tout à coup, de voir se lever les paupières lourdes striées de bleu et je m'approchai de la fenêtre.

La plaine s'étendait triste et désolée. Des arbres, ici et là, sur le ciel d'automne, pareils à des vieilles aux cheveux gris, et quelques tentes hissant leurs voiles à demi sombrées dans la brume. Le vent avait emporté la toile de l'une d'elles. Les deux perches croisées se dressaient seules, et ces bras maigres tendant vers le ciel leurs mains liées, semblaient quelque âme souffrante intercédant dans la lande indienne.

A la troisième nuit, j'offris timidement à la religieuse de la remplacer. Elle accepta avec un sourire moitié malicieux. Je m'installai au pied du lit, je ne sais pourquoi, et commençai ma veille. Elle ne bougeait pas, une guenille rouge enroulée autour du bras. Seule, la respiration lente et difficile de la moribonde soulevait le silence plus lourd qu'une masse d'eau noire.

Je me levai et me mis à considérer la chambre. Extrêmement étroite, le grand corps l'emplissait presque. Au mur, des ombres de capuchons et de profils maigres remuaient, tandis que la flamme de la chandelle mettait des lucurs rouges à la plante de ses pieds nus. Elle semblait quelque sorcière soumise à la question du feu, par une Inquisition de moines.

Minuit venait de sonner. Elle était devenue livide. Ses lèvres s'étaient tirées et je n'entendais plus le bruit oppressé de la respiration. Terrifiée, je m'aperçus qu'elle était morte.

Je fixais les taches bleuâtres près des tempes, quand je vis ses cheveux s'allonger, glisser comme un flot chargé d'écume le long des couvertures et courir entre les nœuds du plancher. Je n'osai faire un mouvement, figée dans une épouvante sans nom, quand je sentis les anneaux monstrueux s'enrouler autour de moi, m'attirer vers la morte pour m'enchaîner à elle. Je voulus crier. Sa bouche se glaça sur la mienne.

Aussitôt, la chair inerte frémit, la chaleur monta à ses lèvres et la vie se remit à circuler dans ses veines. Dès que je rejetais la tête en arrière, les yeux devenaient fixes et le corps, rigide. Il me fallait lui redonner la vie au prix de cet inexprimable baiser. Je ne puis dire combien dura l'horrible expérience. Je perdis peu à peu, conscience de tout.

Lorsque je rouvris les yeux, je me retrouvai au fond de la chambre. La chandelle s'était éteinte et l'horloge marquait une heure. La respiration hachait toujours le silence.

Elle mourut le lendemain, doucement, comme un bateau dont on coupe les amarres, tournée vers l'humble crucifix du mur au geste large ouvert. Je songeai au Christ des jansénistes dont les bras, retenus au bois d'une façon presque verticale, refusent d'embrasser

tous les hommes. Ah ! les bras de notre Dieu, à nous, s'ouvriraient bien sur l'Humanité entière et son ombre incommensurable descendant sur tous, sans exception, couvrirait la pauvre indigène au cerveau obscur qui gisait dans ses guenilles.

Je quittai la Réserve peu de temps après son enterrement, la laissant dans la plaine, avec les autres herbes indiennes.

Souvent, au fil de mes heures nostalgiques, je songe à la vieille grand-mère Cris. Je la retrouverai, dans l'or d'un bel après-midi du ciel, parmi la mauve et la myrrhe odorante. Elle viendra m'embrasser mais je n'aurai plus peur, alors, ses beaux cheveux noirs dégagés de toute poussière et sa peau redevenue lisse comme une eau après l'orage.

CARMEN LAVOIE

D A C T Y L O

*Clic, clic. Un mot,
Clic, clic. Un mot,
Une idée. Clic, clic.
Deux mots, moins l'idée.
Un jeu? Au fond, rien.
Mais quelqu'un d'éclaboussé.
Clic, clic. Même jeu.
Une leçon donnée.
Une injure relevée. Clic, clic.
— Cela a-t-il jamais complé? —
Clic, clic. Jusqu'à la fin.
Un remords vient. Trop tard!
Le diable rit.
Le Maître est vexé.
Clic, clic.*

OZIAS LEDUC

LES RATS (*extraits*)

BERTHE

— Bertrant ne devrait plus tarder. Nous l'attendrons ici.

BL. BLANCHON

— Vous m'offrez l'occasion, permettez que j'en profite...

BERTHE

— Allez, je vous permets.

BL. BLANCHON

— Et que je vous lise ma dernière trouvaille.

BERTHE

— Vous tirez des occasions un bien mince profit.

BL. BLANCHON

— Je suis modeste.

BERTHE

— Je vous écoute donc.

BL. BLANCHON (*lisant*)

— « L'homme fait sa prière afin d'atteindre les dieux. La femme n'a d'idées que pour converser avec les hommes. »

BERTHE

— Cette maxime est délicieuse.

BL. BLANCHON

— Oui, mais cependant, auprès de vous, elle paraît fade.

BERTHE

— Vous êtes galant, Messire Blanchi Blanchon.

BL. BLANCHON

— Galant, vous trouvez que je suis galant ?

BERTHE

— Oui, et j'en suis flattée.

BL. BLANCHON

— Alors, permettez que je prenne la liberté, sans indiscrétion et sans irrévérence...

BERTHE

— Petite liberté !

BL. BLANCHON

— De remarquer que votre jupon dépasse.

BERTHE

— Messire ! Pareil détail convient-il à votre dignité ?

BL. BLANCHON

— Non, certes. Vous avez raison. Il n'en reste pas moins que votre jupon est trop long.

BERTHE

— Ou que ma robe est trop courte.

BL. BLANCHON

— C'est là façon d'envisager le problème à laquelle je n'avais songé.

BERTHE

— Vous eussiez préféré relever mon jupon alors qu'il eût été si simple d'allonger la robe.

BL. BLANCHON

— Je ne préfère rien, Mademoiselle ; je constate. Car si je préférerais, je n'aurais pas la tête que je porte.

BERTHE

— Elle convient pourtant à votre calotte.

BL. BLANCHON

— Comme vous convenez sans doute à votre jupon.

BERTHE

— Messire Blanchi Blanchon veut-il insinuer...

BL. BLANCHON

— Il n'insinue rien ; je vous répète qu'il constate.

BERTHE

— Vous constatez surtout mon jupon.

BL. BLANCHON

— Vous insistez désagréablement sur ma calotte.

BERTHE

— Je ne peux vraiment vous en départir.

BL. BLANCHON

— Vous avez tort.

BERTHE

— Pourquoi, je vous prie ?

BL. BLANCHON

— Un jour, je passerai sans calotte et vous ne me verrez pas.

BERTHE

— Pourriez-vous vous en départir ?

BL. BLANCHON

— Hélas, non !

BERTHE

— Vous êtes calotté à jamais.

BL. BLANCHON

— Oui, je suis calotté à jamais. C'est pourquoi je vous tiens compagnie et partage votre attente amoureuse. Le noble Bertrant retarde ?

BERTHE

— Oui, sur beaucoup de points.

BL. BLANCHON

— Que voulez-vous ? Il n'a pas ma calotte. Ainsi je parierais qu'il ne remarque jamais votre jupon.

BERTHE

— Il n'a pas votre œil.

BL. BLANCHON

— Non, mais il a des qualités, une certaine fraîcheur et beaucoup d'admiration, si je ne m'abuse, pour votre esprit.

BERTHE

— Ce pourquoi, sans doute, il ne voit pas le bout de ce jupon.

BL. BLANCHON

— Vous le laissez pendre pour moi seul.

BERTHE

— Pour mieux vous y prendre.

BL. BLANCHON

— Comment donc ?

BERTHE

— Un jour je passerai sans jupon et vous ne me verrez pas.

BL. BLANCHON

— Passez, chère demoiselle, passez de cette façon ; je vous trouverai toujours un détail qui vaudra bien votre jupon.

BERTHE

— Vous êtes drôle !

BL. BLANCHON

— Je ne ris pas.

BERTHE

— C'est vrai, vous ne riez jamais. Je me demande parfois si vous êtes capable de passion.

BL. BLANCHON

— De passion, non ; vous comprenez, avec ma calotte...

BERTHE

— N'avez-vous pas de goût ?

BL. BLANCHON

— Des goûts, oui, j'en ai. A vrai dire, ce ne sont que des riens.

BERTHE

— Des riens qui peuvent signifier beaucoup.

BL. BLANCHON

— Il se peut.

BERTHE

— Vous me rendez curieuse.

BL. BLANCHON

— Ils me servent à voir.

BERTHE

— Quoi donc ?

BL. BLANCHON

— Peu de chose : une oreille.

BERTHE

— Une oreille ?

BL. BLANCHON

— Oui, une oreille, l'oreille du Diable.

BERTHE

— Vous m'effrayez.

BL. BLANCHON

— Je fus naguère tonsuré.

BERTHE

— Il vous en reste le Diable.

BL. BLANCHON

— Le Diable sans qui ce monde n'aurait guère de charme.

BERTHE

— L'oreille du Diable : qui me l'eût dit !

BL. BLANCHON

— Depuis que vous fréquentez ce temple du Savoir, elle est rose, toujours du même rose. J'en ai conclu que vos jupons sont tous de la même couleur.

(*Silence*)

BERTHE

— Ne vous semble-t-il pas que Bertrant tarde trop ?

BL. BLANCHON

— Non.

BERTHE

— Il devrait vous sembler.

BL. BLANCHON

— Que voulez-vous dire ?

BERTHE

— Que ce retard vous a fait déclarer ce qu'il eût été séant de taire.

BL. BLANCHON

— La calotte remettra les choses en place.

BERTHE

— Elle ne vous va pas si mal, cette calotte.

BL. BLANCHON

— Par hasard...

BERTHE

— Par quel hasard ?

BL. BLANCHON

— Je l'ignore, mais attacheriez-vous quelque importance à mes propos ?

BERTHE

— Pourquoi pas ?

BL. BLANCHON

— N'en faites rien, je serais le premier puni.

BERTHE

— Vous appelleriez ça une punition ?

BL. BLANCHON

— Oui, car si j'aime entrevoir le Diable, je crains néanmoins de l'avoir tout entier.

BERTHE

— Le coin de jupon vous suffit.

BL. BLANCHON

— Il fait tout mon bonheur.

BERTHE

— Vous êtes sage.

BL. BLANCHON

— C'est encore la façon la plus discrète d'être fou. (*On entend un bruit de pas.*) J'entends un bruit qui se répète ; voici sans doute le superbe Bertrant qui s'amène vers nous en mettant un pied devant l'autre.

BERTHE

— En effet, le voici.

BL. BLANCHON

— L'étrange bête ! De toute évidence bipède, mais portant le pantalon il est possible qu'elle marche sur des bâtons !

BERTRANT

— Marcher sur des bâtons !

BL. BLANCHON

— Je n'en suis pas certain, mon cher Bertrant, mais c'est possible. Permettez donc que je me retire afin d'y réfléchir.

(*Blanchi Blanchon sort.*)

BERTRANT

— Le pédant fait l'ingénu ; il se retire dès que j'arrive : il faut conclure qu'il n'eut rien de favorable à dire sur ma venue.

BERTHE

— Au contraire...

BERTRANT

— J'aurais cru que les bâtons concernaient votre amant.

BERTHE

— Non.

BERTRANT

— Cela m'étonne ; je connais pourtant bien mon homme.

BERTHE

— Comment vous semble-t-il ?

BERTRANT

— Lamentable comme tous les gens de son espèce.

BERTHE

— De son espèce ?

BERTRANT

— N'est-il pas écrivain ?

BERTHE

— C'est là un métier remarquable.

BERTRANT

— Métier remarquable ! Se promener par la ville avec un carnet et servir sous sa signature la sagesse des nations !

BERTHE

— Blanchi Blanchon a de l'esprit.

BERTRANT

— Comme une poule pond des œufs. Il en fait profession : ça le lui gâte. Vous prenez intérêt à ce tabellion.

BERTHE

— Il m'aide à vous attendre. C'est peut-être par amitié pour vous qu'il me tient compagnie.

BERTRANT

— Comment ça ?

BERTHE

— J'aurais pu quelque fois partir avant que vous n'arriviez.

BERTRANT

— Je ne suis pour rien à mes retards, je viens dès que je peux.

BERTHE

— Je sais, mon ami.

BERTRANT

— Vous fussiez partie sans raison.

BERTHE

— Par lassitude, c'en est une. Je suis lasse, Bertrant.

BERTRANT

— Vous êtes lasse d'être sérieuse.

BERTHE

— Vous me préféreriez menue, perdue dans les détails comme une fauvette dans le feuillage.

BERTRANT

— Venez, ma petite fauvette.

BERTHE

— Où voulez-vous que nous allions ?

BERTRANT

— Hors d'ici, loin de la poussière et des pédants. Venez.

(Il l'entraîne à demi retirante, à moitié consentante. Entre Grégoire, qui s'assoit dans l'escalier.)

GRÉGOIRE

— Quelle boutique ! De la poussière, de l'ombre, des punaises, des rats. Je suis le portier des rats ; entrez, nobles rats, vous êtes les rois de ce pays et les maîtres céans. *(Il sort une bouteille, y prend son coup.)* Les rats ne boivent pas, ils sont sobres comme des carames. Le garçon intelligent se saoule ; il saute par la fenêtre ; et les rats disent : « C'était un garçon intelligent ; il promettait beaucoup, mais il a lu les mauvais livres, il s'est mis à boire et il est mort ». *(Il se lève.)* Et moi, je vous dis qu'il a sauté par la fenêtre parce que les rats l'éccœuraient. *(Il se rassoit, il boit.)* La colombe elle-même, qui devait le consoler ne l'aime pas. Elle lui préfère le tabellion, une des innombrables variétés du rat. Quelle boutique ! Mon Dieu, quelle boutique !

(Blanchi Blanchon entre en écrivant.)

BL. BLANCHON

— Comment m'exprimais-je ? Ah, oui ! je me rappelle : être sage, c'est encore la façon la plus discrète d'être fou. *(Il écrit, puis il lit :)* « Etre sage, c'est encore la façon la plus discrète d'être fou. » Je vais dire comme Bertrant : je me rends. On ne peut vraiment

trouver mieux. Etre sage, c'est encore la façon la plus discrète d'être fou. Qu'il est doux d'avoir du génie ! Je sens la gloire qui rôde autour de moi.

GRÉGOIRE

— Ha ! Ha ! Ha ! Ha !

BL. BLANCHON

— Tu étais là, Grégoire ! Je ne te voyais pas.

GRÉGOIRE

— Ha ! Ha ! Ha ! Ha !

BL. BLANCHON

— On dit des choses sottes quand on est seul.

GRÉGOIRE

— A qui l'apprenez-vous ?

BL. BLANCHON

— Ne dis-tu jamais rien que tu ne puisses ensuite répéter ?

GRÉGOIRE

— J'excelle dans la sottise, Messire Blanchi Blanchon, mais n'en ai pas comme vous la prétention.

BL. BLANCHON

— Je ne prétends pas être sot.

GRÉGOIRE

— Vous le prétendez sans conteste, que je dis, et non seulement vous le prétendez, mais encore vous l'êtes, car il faut l'être absolument pour retenir le moindre mot d'esprit. Ce qui est dit est dit, ce qui est fait, est fait. Les honnêtes gens ne remarquent que leurs sottises, afin de ne pas les répéter.

BL. BLANCHON

— Voilà qui est mieux pensé que tu ne crois, Grégoire. Répète, veux-tu ; je le noterai.

GRÉGOIRE

— Me noter ! (*Levant le bâton*), je vais te noter moi, tabellion du Diable. Déguerpis, ou je t'imprime la calotte dans la cervelle.

BL. BLANCHON

— Qu'as-tu, Grégoire ? Que t'ai-je fait ? Je ne cause de mal à personne avec mon calepin et ma tête de veau calotté. La vie passe

en dehors de moi. Je la regarde, je l'écris, je voudrais en sauver le meilleur. Si parfois je me glorifie, c'est à tort et je m'oublie car en somme je ne suis rien.

GRÉGOIRE

— Si tu n'es rien, qu'as-tu à prétendre de Berthe ? Crois-tu qu'elle t'aimera ?

BL. BLANCHON

— Si elle m'aime, ce sera pour ce que je ne suis pas, pour ce que je ne lui peux donner et que d'ailleurs jamais je ne lui ai promis. Non, je ne prétends à rien. Je tourne autour de Berthe, il est vrai, car j'appréhende je ne sais quel drame qui m'attire et qui se prépare dans son cœur.

GRÉGOIRE

— Tu te colles à la vie comme une limace ! Tu en sucés la sève. Crois-tu rendre ce que tu prends ?

BL. BLANCHON

— Je n'existe qu'à cette fin. Depuis vingt ans, je me promène avec mon petit carnet, épiant les cœurs, guettant le mot. Je ne vis que pour transposer sur un plan immortel l'humanité qui se meurt.

GRÉGOIRE

— Quelle grandeur d'âme ! Avec ça Monsieur lit au tout venant ses petites trouvailles, afin qu'on encense son baudet mal caché.

BL. BLANCHON

— Je ne suis qu'un homme : je suis faible, je l'avoue, et je cède à la gloire.

GRÉGOIRE

— Il cède à la gloire ! L'entendez-vous, le baudet, le dernier rejeton de la race des rats. Va-t'en ! Je ne veux plus te voir, tête de veau, limace obscure ! Va-t'en, te dis-je !

(Messire Blanchi Blanchon fuit le bâton non sans en essuyer quelques coups.)

JACQUES FERRON

DEUX RÉCITS

DÉPART

Il faisait nuit. La radio était tournée très bas. Il n'y avait pas de lumière dans la pièce.

Il l'attendait. Il l'attendait depuis longtemps. Elle rentrerait enfin ; il fallait bien qu'elle revienne avant de repartir, pour chercher ses affaires. Il avait été voir dans sa chambre. Des bas de soie pendaient hors d'un tiroir, des bas de soie enroulés n'importe comment traînaient sur la moquette à côté d'un peigne et d'une gaine en dentelle. La robe de chambre était sur le fauteuil ; une pantoufle sur le lit, une autre pantoufle sous une chaise près d'un mouchoir.

Ça sentait bon partout le parfum de Zénaïda.

Il avait ramassé le singe à fermeture-éclair dans lequel elle mettait son pyjama quand elle était petite et qu'elle emportait toujours avec elle. Que pouvait-elle bien mettre dedans, maintenant qu'elle était grande ?

Il avait promené ses doigts sur la lime à manche d'ivoire, sur un calepin vert, sur les boîtes et sur les flacons dont Zénaïda se servait pour s'embellir encore plus, elle qui n'aurait jamais besoin d'artifices tant elle avait reçu de la nature.

Les soupirs qui montaient de sa lourde tristesse lui faisaient mal, tandis qu'il regardait chaque objet, voulant les retenir là où Zénaïda leur avait donné une raison et un sens, comme si Zénaïda en était dépendante et qu'il était impossible qu'elle partît sans eux. Ses objets familiers vivaient de sa vie ; elle leur prêtait son souffle, une âme ; ainsi la brosse à cheveux de Zénaïda était chaude dans sa main à lui ; le jupon de Zénaïda glissait dans sa main comme un être vivant et vibrant.

Il aurait voulu s'écraser dans le lit, entre les draps où dormait Zénaïda, rouler sa tête dans les oreillers, mordre les oreillers, les serrer contre sa bouche et contre son corps en appelant Zénaïda, tellement il savait que les objets de Zénaïda, les choses qui la tou-

chaient, qu'elle touchait, qu'elle portait, faisaient partie d'elle-même et qu'elle leur était attachée physiquement.

Il aurait voulu connaître les formules magiques, les mots et les gestes qui envoûtent, faire le cercle d'où ne pourrait jamais s'évader Zénaïda.

Il était resté un long moment dans la chambre, à tourner en rond. Une boule obstruait sa gorge ; il aurait été bon de crier mais les cris s'accrochaient en lui sans qu'il puisse les libérer.

Il avait ouvert l'armoire et vu des blouses, des robes qu'elle mettrait pour d'autres, en d'autres villes, qu'elle n'avait jamais mises pour lui, en cette ville, dans lesquelles il ne la contemplerait pas.

Zénaïda, qui lui apparaissait partout sur les murs, dans les glaces, dans les vitres, avait son expression de visage habituelle : des lèvres friandes, un regard mobile, un air de vouloir aller ailleurs, vite. Sa présence était une absence et son absence une possession. Comment expliquer ? Il ne comprenait pas. Il essaya d'analyser, sans réussir, car analyser c'est se détacher un peu. Quand il prenait Zénaïda, il... il ne savait plus, il perdait pied ; il n'y avait plus ni temps, ni mémoire, ni mots. Quand Zénaïda sortait, il ne vivait plus que d'elle. Tout souvenir était aboli, et sans intérêt, le présent ; les heures loin d'elle, vides, ou plutôt remplies d'une hâte brûlante : qu'elle revienne, qu'elle revienne, quand sera-t-elle là ? Il perdait conscience de sa personne à lui ; c'est pour cela, vraiment, qu'absente, Zénaïda le possédait encore plus.

Il avait préparé des paroles d'adieu, puis des phrases très éloquentes pour la convaincre de rester ; puis il s'était dit qu'il ne lui dirait rien du tout mais qu'il la retiendrait de force, dans ses bras ; puis, qu'il lui montrerait au contraire un visage fermé, non hostile mais réprobateur. Et puis il avait pensé de faire l'indifférent afin de l'inquiéter, puis de se jeter à genoux en pleurant ; puis, de menacer, puis, de promettre, puis, de mourir sous ses yeux, si elle ne l'écoutait pas.

Et puis, enfin, quand il tenta d'imaginer à tout cela une réponse, il comprit qu'il n'y en aurait pas. Pas de réponse de Zénaïda.

Il l'attendait maintenant dans le noir. Il ne se débattait plus. Il ne se disait plus rien. Il gardait les yeux ouverts. Il fumait une cigarette après l'autre. Chaque battement de son cœur marquait le temps. Il savait bien que le temps, après le départ de Zénaïda serait trop long, trop pesant à porter. Il savait bien qu'il lui faudrait arrêter ce temps qui battait en lui, qui le heurtait, qui l'écrasait peu à peu, qui lui clouait le chagrin à grands coups, quand reviendraient ensemble, le courage et le jour.

ANDRÉE MAILLET



PORTRAIT DE MRS. LYNCH

Mrs. Lynch faisait des ménages ; elle ne les faisait pas très bien. On semblait pourtant s'attacher à elle. On repassait dans les coins où elle oubliait de nettoyer, on enlevait derrière elle quelques taches qu'elle n'avait pas vues ; elle y voyait moins bien de près qu'autrefois, mais par crainte de se vieillir, elle ne portait pas de lunettes. On lui pardonnait donc ces petites lacunes, car partout les enfants l'aimaient, et lorsqu'on devait sortir, la laissant seule dans la maison, on ne mettait nulle part les armoires sous clef, l'argent même pouvait trainer ; on était tranquille avec Mrs. Lynch.

Elle arrivait tôt le matin, enserrée dans son manteau comme dans un étui, portant le cabas qui contenait ses vêtements de travail ; une robe incolore et des savates. Après s'être changée, elle grignotait deux toasts, buvait un café et puis se mettait à la peine. Elle besognait bruyamment, ayant l'air d'aller vite, l'air affairée, l'air compétent. Elle ne savait laver les planchers qu'à genoux. Elle n'aimait pas de s'arrêter pour prendre une minute de repos. — Il faut que je marche — disait-elle — pour que ça marche ! Il faut que je continue ; si je m'arrête, ça n'ira plus.

Offrait-on de l'aider ? Ou même, sans s'offrir, prenait-on pour soi une part de la corvée ? Elle redoublait aussitôt ses efforts avec

une expression de vieil oiseau blessé. Elle disait parfois, sur un ton d'impatience, — Laissez, voyons, j'y arriverai toute seule. J'ai l'habitude. — Il fallait alors s'occuper d'autre chose.

Mrs. Lynch au travail, avait un grand plaisir : le nettoyage des tapis. Elle se servait de l'aspirateur comme d'un jouet, le passant et le repassant au même endroit, sans utilité aucune, pour faire durer le jeu. Quand les tapis étaient propres, et un peu moins laineux, elle étendait toutes les descentes de lit, et ronfle l'aspirateur ! On eut cru que la machine chantait une musique ensorcelante, que Mrs. Lynch était une petite vieille sorcière au sabbat, dansant au bout du manche à balai-électrique, traits détendus et sourire vague. Elle se réservait toujours ce plaisir pour la fin de la journée, comme une sorte de dessert.

Son âge exact, elle l'ignorait. Nous lui donnions entre soixante-cinq et soixante-et-dix ans. Quelqu'un s'occupait pour elle de retracer son extrait de baptême afin de lui obtenir sa pension. Elle parlait de cette pension à venir comme d'un riche héritage. Elle en espérait un grand bien-être. Pourquoi elle ne la recevait pas encore ne me paraissait pas très clair — ne la connaissait-on pas, dans son quartier, depuis un quart de siècle ? — comme rien n'était clair dans l'histoire de Mrs. Lynch. A la questionner, on en tirait peu de faits précis. Peut-être qu'à vouloir oublier les choses douloureuses, elle avait creusé des trous dans sa mémoire. Son passé ressemblait à une forêt décimée par le feu. Il y restait quelques arbres sans feuillages, noirs et sinistres comme on les voit : les drames de sa vie. Elle mettait de l'orgueil à parler d'une famille opulente qu'elle avait servi longtemps en qualité d'aide-cuisinière ; une famille dont les filles, toutes belles, avaient épousé des Lords ; une maison où les domestiques donnaient à danser dans leur salon à eux, où ils recevaient leurs amis une fois par semaine. Un train de vie pareil, ça n'existait plus, certainement. C'était là, avec son fils, l'un des bons souvenirs qui verdissaient près de la terre ainsi que des buissons nouveaux dans un bois calciné.

Selon son humeur, la voix de Mrs. Lynch était plus ou moins cassée, gémissante ou aimable, et son humeur tenait à plusieurs cir-

constances : l'éloignement de son fils — il habitait dans une autre province — le manque de sommeil, l'insécurité matérielle pour ne nommer que celles-là. Il faut dire qu'elle ravalait assez bien ses malheurs et qu'on lui trouvait rarement un air triste.

Elle avait des yeux noirs de souris effrayée, des cheveux sans corps aplatis par un filet et une toute petite charpente. Elle ne pesait pas cent livres. Après sa journée, s'étant débarbouillée un peu, elle remettait sa robe par-dessus sa combinaison fraîchement blanchie. Elle disait, si j'étais là, dans la cuisine. — Je ne suis pas grosse, hein? Il n'y en a pas beaucoup, hein? Je ne prends pas grande place, hein? — Je devais en convenir.

Avant de partir, elle ouvrait un poudrier de métal qui avait rendu bien des services avant qu'on le lui donne et s'enfarinait le visage. Sa peau n'en était pas cachée pour autant, au contraire, elle n'en était que plus terne sous le masque transparent. Mais c'était un geste brave, un geste digne. Toute la condition des pauvres était dans ce geste ; toute la misère des pauvres laids, des pauvres faibles, des pauvres vieux, des pauvres fiers, était, en même temps, recouverte de poudre.

(Les Montréalais — 1954.)

ANDRÉE MAILLET

* * *

tragédie

je t'aime

depuis le jour d'Hamlet

je t'aime

dans un château d'Élsinore

écoute l'accord

quand Ophélie tremblait

c'est que

nous avons cru au mystère

des eaux et des brumes

et des chambres perpétuées

dans l'ombre des pierres qui t'aiment

c'est moi

qui t'aime

Olivier Marchand

POÈMES
d'adolescence
(inédits)

SOIR D'ÉTÉ

Les insectes charmés par un triste fanal
Tournoient frêlement et nous font entendre un tendre
Et doux chuchotement de confessionnal

Les grillons dans les champs grincent leur chant de cendre
Et les oiseaux de nuits chantent leur air lunar
Sans réponse, et polis, se taisent pour l'attendre

La chambre est endormie et dehors tout s'endort
Et parfois l'on entend un craquement de planche
Qui luit dans la noirceur tel une aiguille d'or

Et qui pique la nuit de sa pointe mi-blanche
La chambre s'en éveille et se rendort encor...
Et les insectes font toujours vibrer leur anche.

SYLVAIN GARNEAU



FARNIENTE

Combien de fois avez-vous senti la noirceur ? — Il faut voir la noirceur comme on voit le soleil ; elle est pleine de lumières dissimulées et de reflets estompés qui se laissent percevoir peu à peu... Dans une chambre illuminée, on boit de l'alcool pur. Dans l'ombre d'une alcôve, on savoure sans crainte un vin sournois.....

Un piano dans le soir tremblote doucement
 Un voile parfumé, sombre, effleure ta lèvre !
 Pour creuser ton désir c'est la nuit qu'il te faut
 Bois la nuit sans remords, c'est un philtre suave
 Imprègne ton esprit au plus noir des ravins
 De pensers dilués, d'obscurité, de sang
 Nègre, ou de vin plus lourd et plus noir que le soir.
 C'est dans un antre éteint que ton corps sentira
 La vie qui se dégage et coule des objets
 C'est dans la chevelure âcre d'une panthère
 D'une sombre panthère aux griffes suraigues
 Que dorment, inconscient, les reflets du plaisir.
 Vois-tu ce meuble affreux dans son coin comme un chat ?
 La noirceur l'embellit en le cachant. Tu vois
 Ce tableau ? Tu les vois ces objets. Mais ton œil
 Se trompe gentiment. Ce n'est rien. C'est la nuit.
 C'est l'exil, — toi et moi... — où nous allons partir.
 Puis la noirceur périt, tel un feu. Le soleil
 Vient tacher de rayons tes jambes, tes cheveux
 Et répands dans le ciel un éclat incisif.
 De grands frissons alors dans les arbres nerveux
 Courent sans prendre garde aux oiseaux, aux cigales,
 Sans prendre garde à ceux que le soir a quitté !
 Mais ce soir, tu viendras, car je veux t'embaumer
 De noirceur et de vin. Viens, Suis-moi. Ne crains rien.
 — Dans le sommeil, enfin, nous tomberons tous deux
 Abandonnant l'amour, la ferveur et le chant.

.....
 ...C'est ainsi qu'ils partirent et moururent, aussi. Ils cherchaient le bonheur ; ils ont trouvé le sommeil : le silence inconscient ; la tristesse langoureuse...

Et tout cela, c'est dans la nuit qu'ils l'ont trouvé ; dans le soir où s'éteint tout ce qui est trop laid, et tout ce qui est trop beau.

SYLVAIN GARNEAU

LE JOUR DE GLOIRE

Officiellement, on ne lui abandonnait que la chorale mais elle régentait encore le club de bridge, son mari et le cercle Saint-Jean-Baptiste. Qui n'eut pas reculé devant cette masse de chair ? Elle était toute-puissante, dame Dastous !

On la voyait se lever à six heures et, après le déjeuner, sortir pour d'abord réveiller ses poules : cent Leghorns plus sensibles aux grains de blé qu'à la fermière, caquetante et serrée dans une veste d'Eugène, qui leur enjoignait de pondre. Un méfiant petit coq ne la quittait point de l'œil...

Rentrée à la cuisine, elle criait :

— Dastous !

Alors son homme apparaissait, long, barbu et déjà fumant sa pipe ; il s'asseyait dans la berçante ; la température était l'objet du regard premier. Ensuite, il retrouvait Joséphine qui s'activait près du poêle et récitait l'emploi de sa journée : il sèmerait les patates, remonterait la clôture du côté de chez Bélonne, planterait des érables, etc... Depuis trente et un ans de mariage, jamais protestation n'était venue. Avec un air d'attendre la fin du monde, il savourait son grüau... Quelqu'un avait dit qu'il était l'image d'un cyprès solitaire. Sa bouche restait entr'ouverte.

A huit heures, la « capitaine » — un surnom populaire — montait le déjeuner d'Oscar : son fils et le point faible de l'armure, une loque dont elle adorait les caprices et qui ne cessait de géindre.

— Cocar ! soufflait-elle.

Il grognait quelque chose, tandis que les manches d'un pyjama pâle donnaient signe de vie. Suivait l'inspection du plateau. On se devait de ne pas crever ses « jaunes » ; il commandait de poivrer les œufs, de peler les pêches — il n'aimait que les pêches — et de bien sucrer le cacao. Tout en mangeant, il répétait des griefs. Il n'avait pas dormi : les chats se chamaillaient sous sa fenêtre, quand nul rhumatisme ne le torturait. Rien, dans ce visage aux lignes chevalines n'eut intéressé d'autre femme qu'une maman. C'était pitié, d'ailleurs, que

de contempler cette géante auprès du fils fané. Il avait de lourdes paupières, des dents longues et le teint des pommes mûries sous le feuillage. À trente ans, il affichait une calvitie prononcée.

Oscar flânait dans sa chambre pourtant trop chargée de coussins de soie et de photos de sa mère ; il avait mal à la tête ou il dévorait des illustrés... Le travail lui faisait horreur puisqu'il n'admettait pas le besoin de s'esquinter. Parfois, il arrosait les capucines ; sa passion des couleurs, surtout du jaune, l'y poussait. Et même, l'été, il voulait, quand la brise était douce, ramasser le foin en veillottes. Il partait aux champs comme on marche à la guerre, chargé de cruchons d'eau et de tartines, héroïque, respirant le trèfle et trainant le rateau minuscule dont sa mère avait, la veille, passé le manche à la pierre ponce ; elle craignait les « ampoules »... Il rentrait, après une heure ; le dos lui faisait mal ou une mouche l'avait piqué.

Le fils ignorait les pouvoirs que lui conférait le titre d'idole. La routine enchaînait tous les jours mais ni Cocar ni sa mère n'estimaient l'existence monotone. Se suffisant l'un à l'autre, ils parlaient du passé : le « Petit » à trois mois, la première robe, l'habit brun pâle, Cocar à vingt ans... Le futur importait moins. Sans doute, Dastous jeune se marierait-il mais on se gardait d'en supputer le mois probable. Mieux valait attendre, ne point brusquer des épousailles, chercher. Les filles, aussi bien, ne l'intéressaient guère et, s'il arrivait, deux fois l'an, qu'il en remarquât une, sa mère ne dormait plus. Finement, elle décochait des flèches : Suzanne n'était plus jeune, Rachel avait trop de rousseurs et que dire des jambes et des manières d'Aurélié ! Il hochait la tête puis recommençait à vivre, à géindre...

Les dimanches et jours de fête, la famille se promenait sur le golfe, quand c'était l'été ; le père ramait seul. On amarrait dans la Baie, pour manger des noisettes et, à l'heure du retour, le petit regardait par-dessus bord ; il aimait voir son « portrait ».

Une fois l'an, les Dastous se grisaient de gloire ; Cocar, sur un wagon de la parade, jouait saint Jean-Baptiste dans le désert. On accourait de tout le canton, on lançait des hurras. Et dame Joséphine tenait comme une preuve de la supériorité de son fils le fait que, depuis vingt ans, personne ne lui disputait le rôle. Il avait été Jean-Baptiste

aux bouclettes, Jean-Baptiste adolescent et, enfin, Jean-Baptiste au cheveu rare, aux membres maigres, aux genoux cagneux. On l'habillait de peaux de bêtes, on lui donnait une bannière puis on le fixait sur sa roulante plateforme : il était irremplaçable, unique.

Et la mère ne vivait que pour ces jours ; elle y pensait, l'automne, inventait des détails. Son mari ayant été nommé — on s'étonnait du miracle — président de la Société, elle imposait ses vues et directives. C'est ainsi qu'à l'occasion du vingt-quatre juin, mil neuf cent cinquante-quatre, elle avait prévu un triomphe. Les rois ne détenaient pas le monopole du goût.

On changea le site de la fête jusqu'alors réservé au recoin minable entre l'église et le cimetière. Il fallait de l'espace, un déploiement de couleurs...

— La côte à Bélonne ! décida la « capitaine ».

Ce mamelon dominant le village était semé de bosquets sapineux : de quoi s'asseoir à l'ombre et goûter, selon ses désirs, des Saints-Jeans à huis-clos. Chacun installerait plus facilement qui le jeu de boules, qui sa baraque du tir, qui sa pêche à l'aveuglette. Tout était pour le mieux. On chuchota l'inconvénient de la distance mais cela même servait des calculs. Il n'y aurait pas qu'un char allégorique dans la parade ; il y en aurait trente. Les familles du bas de la paroisse se feraient un devoir de décorer leur wagon et de monter au mont Bélonne.

Il n'était pas neuf heures que la caravane, avec Dastous jeune à l'avant-garde, s'ébranlait.

— Je suis la voix de Celui qui crie dans le désert !

On admirait Cocar ; il se tenait droit au milieu du feuillage, des moutons et des pierres.

— C'est Élie, dit quelqu'un.

Le héros regrettait l'innovation du père Dionne, cette idée d'installer des moutons sur la plateforme car, déjà, les bêlements et l'odeur de la laine l'incommodaient. C'eut été demi-mal encore mais un bélier, l'œil hostile, paraissait méditer une offensive. Oscar brandissait la bannière :

— Je suis la Voix de Celui qui crie dans le désert !

Il possédait son rôle et pensait à la fierté de deux femmes : sa mère

et Paulette Deschênes ; depuis des semaines, cette dernière quoiqu'infirmes et peu jolie, le captivait. Il se retourna. Était-elle du cortège ? Derrière, les wagons agrémentés de verdure suivaient un à un. Des voix fausses entonnèrent « bercé par la houle »...

Et le béliet crut l'instant propice pour forcer l'attaque : Oscar tomba ; les moutons le piétinèrent. Successivement, il eut conscience d'un cri de femme et des exclamations : « J'veux voir ! » des enfants.

— Misère ! dit-il.

On le relevait par les épaules. Des rires crépitaient mais lui reconnaissait le goût des larmes, dans sa gorge.

— Laissez-moé ! grogna-t-il.

Et le gaillard, énergique pour une fois, regagna son poste.

— C'est Élie ! fit une énérvée.

Pendant, on était parvenu sur la côte où s'élevaient les baraques. Dame Dastous retrouva son idôle :

— Quoi c'est qu'i t'ont faite, mon Cocar ?

Elle le traîna sous le feuillage, l'obligea à s'étendre.

— Quiens, r'pose-toé ! J'vas aller donner un coup d'main à Dastous pour installer l'restaurant pis mais qu'i soye capable de s'débrouiller j'vas r'venir icitte. Quoi c'est qu'tu veux que j't'emporte ? Des pêches ?

— Rien en toute. Laissez faire, m'man.

Meurtri dans son orgueil, il s'inquiétait de l'opinion de Paulette. La chute... Elle avait dû rire.

M. Dastous alignait, sur de grossiers étalages, fruits, chocolats, cigarettés. Des bambins, alentour, recomptaient leurs fortunes.

— Plus vite ! ordonna la patronne.

Mais son homme renversa les cigares.

— Maudit bête ! échappa-t-elle.

Puis, avisant le voisinage, elle cria :

— Ceusses qui veulent d'la liqueur, y'a d'la liqueur !

L'animation grandissait. Des familles complètes semblaient dépayssées ; le père, bras ballants, et la mère dans sa neuve toilette morigénait la marmaille : ce troupeau indocile pour lequel l'on n'achetait qu'une orange, qu'une banane... Des jeunes gens, enhardis par l'alcool, interpellaient les demoiselles. Plusieurs couples devisaient, tandis que

le haut-parleur assaisonnait de musique les ébats de St-Omer. On imita Paul Brunelle et Lamothe, on dansa des quadrilles, on s'embrassa sous les branches... Tout était normal. Les enfants réclamaient des friandises ; quelques ivrognes s'affrontèrent et le curé déclara qu'il était honteux d'abuser des bonnes choses.

On délaissait les boutiques, sauf celle du tir où, mimés, revivaient des exploits de chasse. Trois filles, les plus belles de la paroisse : Germaine, Jacqueline et Yolaine continuaient, bras dessus, bras dessous, de narguer les garçons. Mme Dastous étudiait leur manège. Si les sirènes ambitionnaient de séduire Cocar, elles trouveraient à qui parler.

— Dastous, vends tout seul, une minute. J'vas voir le p'tit.

Elle s'en revenait, satisfaite ; on le laissait tranquille. Toutefois, l'allant rejoindre à cinq heures, elle entendit une voix de femme sous le feuillage et son cœur cessa de battre. « Paulette, pensa-t-elle. Une boiteuse... »

— Ça fait longtemps que j'pense à toé, disait l'infirmier. T'es pas comme les autres... Mais j'crois pas qu'y'avait une chance que tu m'aimes.

Le garçon répondit :

— Des femmes, y'a rien qu'toé qui m'intéresses.

Il oubliait sa mère !

Elle retraits donc, blessée mais dangereuse... Plus tard, elle appela l'ennemie.

— J'veux t'dire un s'cret, Paulette. Pis d'mander un service.

L'autre souriait.

— C'est oui d'avance, madame. Envoyez...

— Ben, v'là l'secret. Oscar va s'marier au mois d'septembre...

L'autre pâlisait.

— ...avec une fille de par en bas. De Gros-Morne. Pis m'voé-tu faire des noces avec rien qu'Dastous pour m'aider ? Ça fait qu'j'ai pensé qu'tu pourrais, peut-être ben, v'nir, dans c'temps-là, pis m'donner un coup d'main.

En claudiquant, la jeune fille s'enfuyait. Oscar n'aurait plus sa confiance...

Les Dastous rentrèrent. Brisé de fatigue, le vieux dut vaquer aux

occupations habituelles : corder le bois de chauffage, soigner les bestiaux. Et, plus tard, Joséphine le réquisitionna pour une partie d'échecs. Elle était heureuse et chantonnait « Moulin rouge »...

— Le p'tit est couché, confia-t-elle. Une journée d'même. Y'en pouvait plus.

Son mari semnolait sur les pièces... Elle flagella de termes choisis l'égoïsme de ces mâles qui négligent leurs épouses.

— Au bed, mon Dastous !

Restée seule, la « capitaine » tricota, une demi-heure. L'inquiétude recommençait de la miner. Pourrait-elle, la prochaine fois, arracher le bien-aimé aux tentacules d'autres belles ? Se rappelant qu'il n'avait pas mangé, à six heures, elle décida de lui porter des oranges.

Elle monta l'escalier :

— Cocar...

Mais l'ingrat dormait.

GEORGES GUY

S E C R E T

*Si vous aviez parlé...
Il était temps encore.
Et, vous ne pensiez pas
Qu'il fut si tard pourtant !
Sans ce ruban tissé des larmes
De l'ennui,
Qui l'attachait au flanc
Des rocs endoloris
De l'heure bleue qui fut...
Serais-je encore la même ?
Des orages, des sons, des coups
Secs et fuligés...
Des nuages, des tons qu'on ose
Croire fragiles
Sont plus forts et plus sûrs
Que nul d'ici ne sait...
Les choses ont parlé.
Et les cœurs ont compris...
Deux seuls noms se sont sus.
Tout le reste s'oublie.*

RACHEL LAURENDEAU

LA REVUE DES LIVRES

Écrits du Canada français. —
Montréal 1954.

Ce n'est pas la première fois qu'on veut imiter les *Oeuvres Libres*. Le numéro I des *Oeuvres d'aujourd'hui* parut en 1937. Il avait quatre collaborateurs, 245 pages et se vendait \$1.00. Je tiens ces renseignements des *Pamphlets de Valdombre*, mine non pas inépuisable mais précieuse tout de même, où qui voudrait écrire sur le développement de nos lettres depuis vingt-cinq ans aurait plaisir à explorer.

Cette seconde tentative d'un recueil littéraire nous paraît assez heureuse, en tenant compte de tout ; on appréciera diversement l'apport des cinq collaborateurs : Jean-Louis Gagnon, journaliste, Paul Toupin, essayiste, André Langevin, romancier, Marcel Raymond, critique dramatique et Robert Elie... (?).

Le premier texte : *La Fin des Haricots*, nouvelle par Jean-Louis Gagnon (cette nouvelle est plutôt un conte), démarre laborieusement, comme une vieille baignole qui a des ratés, avec quelques négligences et des répétitions inutiles du mot « essentiel ». Et puis, le démon de la vitesse prend la roue et nous entraîne dans une escapade de plus en plus accélérée, au pays de la farce, des lieux communs retour-

nés, contournés, détournés de leur cours, où certains types de notre civilisation américaine : Dick Tracy, le barman, le zombie et *cætera*, sont traités comme des personnages d'une moderne et facétieuse mythologie ; ce qu'ils sont, d'ailleurs.

Il y a, me semble-t-il, une continuité de la mythologie à travers ce qui remplace, de nos jours, la tradition orale et les contes de nourrices : le journalisme à sensation et les « comics ». La citation du début fera croire, il se peut, que l'auteur s'est inspiré de Kafka pour donner une interprétation personnelle de l'absurde. Il y réussit à sa manière échevelée. Son atmosphère est pleine de courants d'air, contrairement à Kafka au climat étouffant.

On écrit comme on est et Jean-Louis Gagnon a raison de ne pas chercher sur le tard, à exploiter des conflits qu'il n'a pas eus dans son enfance. Son fondé de pouvoir n'a pas de pesanteur, quelles que soient les raisons profondes pour lesquelles il existe et ordonne. Et Dieu merci ! Jean-Louis Gagnon ne nous fait pas rire jaune. Il fait plutôt rire rose ; sa cocasserie part d'un bon optimisme.

Au cours de ce récit maintes fois coupé — digressions, incidences, coq-à-l'âne — le lecteur aura la surprise d'atterrir de temps en temps sur des paragraphes d'une étonnante fraîcheur d'âme : les passages où il est question du père, de la mère et de l'oncle. Si ces gens n'existent pas hors de *La Fin des Haricots*, c'est dommage car on voudrait les connaître ; s'ils sont inventés, ils sont plus vivants que les cinq dixièmes des êtres que le sort ou la nature nous impose comme prochain.

La Fin des Haricots devrait se terminer par « Tant pis, nous serons tous du voyage ». Il n'y a pas à comprendre les quatre pages et demie d'italiques qui la suivent et qu'elle traîne comme un linceul. L'auteur a l'air, subit, de se prendre au sérieux. C'est une erreur. Le conte n'avait pas plus besoin de cette fausse fin, que d'un monocle un œil de verre.

Jean-Louis Gagnon a le style cursif, celui des journalistes. On sait que Roland Dorgelès a gagné beaucoup d'adeptes à cette écriture qui ne convient pas à toutes les créations littéraires, mais qu'on a tendance, de nos jours, à employer même en poésie. Elle sied pourtant à *La Fin des Haricots*, sorte de caricature du grand reportage.

* * *

Le second texte : *Souvenirs pour Demain*, par Paul Toupin.

À vrai dire, c'est la première partie d'un essai qu'il est à écrire et dont une autre tranche intitulée *Requiem* vient d'être publiée dans le numéro 4, 1954, d'*Amérique Française*. La contribution de Paul Toupin aux *Écrits*, sept pages de belle prose, est plus courte que celle des autres collaborateurs. Vous le regretterez autant que moi, si vous aimez aussi à lire des œuvres libres, j'entends par là, des œuvres où l'auteur se libère et nous libère en même temps de certaines conventions. Dans ces réminiscences de ses années de collège, de son adolescence et de ses découvertes en matière d'esthétique, dont le titre pourrait être — *Naissance d'un Pessimisme* — Paul Toupin s'épanche librement et toujours avec élégance. Il n'est question que de son expérience à lui, des conclusions qu'il en tire et non point d'un code qu'il proposerait à d'autres. Si l'inquiétude métaphysique l'a beaucoup tourmenté, il ne le laisse pas savoir ; par pudeur peut-être. En revanche, la curiosité intellectuelle paraît bien être son trait dominant. On n'a pas plus le droit de le lui reprocher que de lui reprocher de n'avoir pas la barbe rousse. Il est donné à bien peu de penseurs d'être mystiques.

Dira-t-on que cette expérience fut singulière ? Singulière, certes pas. Le fruit qu'il en a cueilli n'appartient cependant qu'à lui

seul ; pour en témoigner selon son tempérament au cours de ses œuvres, comme le fait chaque écrivain véritable. Et, ma foi, si quelques cadres se brisent, c'est qu'ils ne sont pas bien solides. En littérature, ce qui vient de l'expérience vécue a seul poids et mesure. Pour écrire même un conte de fée, il faut croire aux fées tandis qu'on l'écrit. Sans quoi, les enfants le liront, sans s'y laisser prendre. Ainsi, Balzac se roulait sur son lit quand il composait la mort du père Goriot. Ainsi Mauriac porte le masque de la Parisienne, si bien qu'on le dirait toujours en lutte avec ce personnage qui le hante plus que tous ses autres personnages. Voyez de même, les visages bousculés de Malraux et de Graham Green. Ces auteurs sentent vivre en eux les créatures qui échappent à leur créateur, qui le ravagent ou qui l'apaisent selon ce qu'elles sont.

On se fourvoie trop souvent dans notre province, lorsqu'on palabre sur l'engagement de l'écrivain. On ne s'engage pas sur commande pour l'ouvrier, pour le pêcheur, pour la rédemption des hommes, pour le bien ou pour le mal. Il faut avoir cela dans le ventre. C'est ce tempérament, allié au don du style, qui fait la différence entre un écrivain et un cacographe négligeable, comme dirait Gide.

Lorsque le personnage, comme dans *Souvenirs pour Demain*, est

l'auteur lui-même, il n'en est pas moins vrai, pas moins valable, pas moins en devenir, en évolution ; il ne représente pas moins qu'un héros de roman, un des aspects de l'homme ; ses réactions ne sont pas moins imprévisibles dans le futur. Il n'est pas moins récupérable par la Grâce dans l'esprit des croyants, pas moins susceptible d'atteindre à la sérénité des grands sceptiques dans l'esprit des incroyants. Je me demande même parfois s'il n'y a pas une distance bien infime entre un essai autobiographique et un roman, entre une biographie et un roman. Je me demande jusqu'à quel point Boswell a inventé le docteur Johnson, et Montaigne a créé Montaigne. Quand on se raconte, on s'invente toujours peu ou prou ; on se force presque à exister. C'est presque comme si on se mettait au monde.

Engagé dans son œuvre, Paul Toupin écrit bien. Il écrit une langue pure, à coups de phrases longues ou courtes qui se poussent comme des vagues sur la mer, au fil de son récit.

* * *

Le troisième texte : *L'Homme qui ne savait plus jouer* — un « conte » par André Langevin.

Cette histoire d'un vieux cabotin est une nouvelle très courte et non un conte. L'angoisse s'y développe et atteint son paroxysme sans faiblesse dans l'action. Ce n'est pas facile à faire. André

Langevin n'a pas encore trouvé une façon d'écrire qui lui soit propre. Il écrit un peu comme Pierre Jean Jacques. Il abuse des adverbes de manière et de la forme elliptique. Ses phrases ne sont pas belles mais au contraire lourdes, parfois mal construites et dures à l'oreille. On admettra pourtant qu'il est un auteur sensible et viril.

* * *

Le quatrième texte : *Tchékov*, une étude par Marcel Raymond. Sans rien révéler de nouveau, Marcel Raymond y fait un exposé concis de l'œuvre de Tchekhov ; il passe très vite sur les nouvelles que Katherine Mansfield admirait par-dessus tout pour s'attarder bien davantage à nous parler des pièces, en historien du théâtre qu'il est. L'étude tient en quelques trente-sept pages, en comptant les références bibliographiques. On y remarque les qualités qui font de Marcel Raymond l'un de nos meilleurs critiques de théâtre : le sens analytique, l'instinct de ce qui est vrai, la mesure. Sa langue est claire. Il n'essaie pas d'engluer le lecteur avec une terminologie pseudo-philosophique et pseudo-psychanalytique. Il évoque Tchekhov et c'est Tchekhov qu'on voit et non Marcel Raymond. Que c'est reposant ! Et comme on a l'impression de l'avoir suivi partout,

sans fatigue, tout en ayant appris quelque chose. Marcel Raymond est un collaborateur précieux.

* * *

Le cinquième texte : *L'Etrangère*, pièce en trois actes de Robert Elie.

Pièce, est-il écrit sous le titre ? Une pièce sans trame ni chaîne. *L'Etrangère* est un écheveau emmêlé. Que de mots, que de mots ! Toujours les mêmes mots, du reste, infiniment répétés. Les personnages, qui ne sont pas des personnages mais des noms imprimés, ne se disent rien et ne font rien. Sauf au dernier acte, où un pauvre type va se faire pendre pour un crime qu'il n'a peut-être pas commis afin que les petites filles de 18 ans continuent de croire aux fées.

Les intentions de monsieur Elie sont limpides : il veut à tout prix écrire. Il ne sait pas comment. Il ne le saura jamais. Sa douce insistance ne fait de mal à personne. Il m'est néanmoins permis de regretter que les éditeurs des *Ecrits du Canada français* n'aient pas songé à demander une pièce à Jacques Ferron ou à Paul Toupin qui en ont fait tous deux de fort belles. Le livre, qui a 181 pages imprimées sur du mauvais papier et qui se vend \$2.00 aurait paru moins cher.

LES CANADIENS ERRANTS — Jean Vaillancourt — roman — Le Cercle du Livre de France — Montréal 1954.

Jean Vaillancourt écrit avec un métier déjà si sûr, son roman est construit d'une manière si originale, si pleine de contrastes, où l'humour, le lyrisme, le souci du détail vrai sont si heureusement équilibrés qu'on a peine à croire que c'est là une première œuvre. En fait, Jean Vaillancourt écrit depuis toujours ; il faisait des vers à douze ans. La littérature est pour lui un art qu'il entend servir, et dont il se sert admirablement pour éclairer l'homme, pour dire ce qu'il connaît de l'homme.

Les Canadiens Errants raconte l'aventure de quelques fantassins qui ont fait la guerre de 1939-1945, en Angleterre d'abord, et puis en France d'où ils ont marché jusqu'en Allemagne. L'action, soutenue par un style mâle, ne se relâche pas un instant ; les descriptions poétiques, très courtes, les états d'âme toujours vraisemblables et bien accordés à la logique des personnages, les renvois dans le passé, digressions balzacienne, reposent le lecteur sans l'arrêter, sans qu'il perde l'envie de lire le livre jusqu'au bout. Il y a des passages qu'on a envie de lire aux autres, tel ce chapitre où le volontaire Vachon explique à un jeune conscrit tout frais déballé ce que c'est que l'armée et pourquoi il n'a pas grand'chance de recevoir la médaille militaire. C'est ce qu'on appellerait en musique, un morceau de bravoure.

Il faut être écrivain de race pour arriver à pareille virtuosité du premier coup. D'ailleurs, par tout le livre, le dialogue est d'une vérité intense : langage cru, langage d'une verdeur saine, langage fier, langage d'hommes. Il n'y a pas de bassesse dans les sentiments, — peut-on dire primitifs ? — des camarades de Jean Vaillancourt. La mesquinerie, la sâleté ne les effleurent pas ; ils les dénoncent de haut, en les foulant avec le rire, le rire de ceux qui voient clair et loin dans la petitesse la plus déguisée.

Empreint de nostalgie, de douceur et de rage, *Les Canadiens Errants* est le livre qui arrache l'oubli dont on recouvre les héros obscurs.

A ceux qui ne sont pas revenus, et aux autres, à ses frères d'armes, Jean Vaillancourt a élevé un monument qui restera toujours debout adviennent les cataclysmes, adviennent que pourra, dans la mémoire de ceux qui auront lu *Les Canadiens Errants*.

ANDRÉE MAILLET



SAISONS DE BOHEME — poèmes — Carmen Lavoie — Éditions Caritas — Québec — 1954.

Un grand nombre d'auteurs ont débuté avec une plaquette de vers. La versification est toujours le meilleur exercice de style ; qu'un écrivain soit naturellement poète ou non, il a raison de s'y adonner, ne serait-ce que pour acquérir une discipline et s'assouplir.

Carmen Lavoie écrit une prose qui est poétique, mais ce qui est plus rare, de nos jours, elle écrit des vers qui le sont aussi. Elle a donc toutes les chances de devenir un écrivain complet. Son premier livre semble avoir été fait par une contemporaine de Théophile Gautier, de Théodore de Banville et d'Aloysius Bertrand, comme si elle avait pris la gageure d'écrire à la façon de ces romantiques : une suite versifiée de *Gaspard de la Nuit*, écrite à Jonquière par une jeune Canadienne ; l'impression curieuse... ! Du romantisme, *Saisons de Bohême* a tout le clinquant : le croissant de lune, cor ou corne d'or, les personnages de la *Commedia dell'arte*, les squelettes, la mort avec sa faucille, les sorcières, les pendus *et cætera*. Il est malaisé, pour moi du moins, de savoir à quoi correspondent ces vieux symboles. Voici des vers exquis et, comme on disait autrefois, bien ciselés, d'où émane un réel envoûtement, lesquels cependant ne laissent pas d'inquiéter, à cause du choix systématique des thèmes, des mots, des images qui ne me paraissent plus appartenir à notre monde. Le besoin d'évasion doit être bien fort qui oblige un poète à se transplanter cent ans en arrière. Je sais qu'il est des gens dont l'art consiste à reproduire les bijoux anciens ; même si, tout en ne copiant pas exactement, ils restent fidèles au style révolu, est-ce que cela peut s'appeler une création ? Ce n'est pas à la forme que j'en ai : Aragon, pour sa part, a bien montré qu'on peut faire un

sonnet et être d'avant-garde ; et Prokofiev demeure très présent, très personnel dans la *Symphonie Classique*. On peut être à la fois classique et de son temps, ainsi qu'Henry de Montherlant le prouve ; il me semble, de même, que Giraudoux est, dans certaines pièces — *Ondine* peut-être, *Siegfried*, sans doute — à la fois romantique et moderne. Or, Carmen Lavoie, tout au long de *Saisons de Bohême*, vit dans une autre époque. Banville et Bertrand, disais-je, plus haut ? Mais on pourrait aussi parler de Goethe auquel fera penser *L'Enfant Malade* (Le Roi des Aulnes) et, pour la même raison, de Schubert.

Tous ces parrainages ne peuvent, au demeurant, qu'honorer un auteur qui débute. Toutefois, il serait peut-être utile d'ajouter, au sujet de Carmen Lavoie, que si les influences qu'elle a subies en disent gros sur sa culture — une culture qu'elle a si bien absorbée qu'elle l'a faite sienne — elles ne suffiraient pas toutes seules à me persuader qu'elle a plus à dire encore, beaucoup plus, pourvu que, dès maintenant qu'elle s'est débarrassée de tout le superflu, elle apprenne à trouver l'inspiration véritable où elle git, c'est-à-dire en elle-même, dans son milieu, dans la nature de son pays, dans les passions humaines, quelles qu'elles soient, et non plus dans les grimoires. La connaissance livresque ne remplacera jamais l'observation des hommes et des faits, ni la traduction des pensées et des sentiments fondamentaux du genre humain, ce qui implique le don de soi, l'oubli de soi.

Si les qualités de Carmen Lavoie n'étaient aussi insolentes, qui prendrait la peine de lui dire ces choses ? Mais songez qu'il n'y a pas une seule faute de goût dans tout son recueil de vers, que sa langue est d'une admirable pureté, et qu'à travers

loques et pendeloques brille parfois une couleur, chante parfois une musique telles, qu'on voudrait bien les voir et entendre s'employer à bon escient, dans une œuvre originale.

ANDRÉE MAILLET

* * *

de tout ton cœur

de tout ton cœur tourné vers d'autres horizons
baisse l'angoisse au volet
la belle chose libre où tu aventures
l'intacte ardeur

demain c'est le vitriol des chœurs
l'aube
à la fenêtre un rayon
l'antilope des silences
car vibrent les carreaux
le cristal berbère

viens labourer ton âme en cerceau
la cloche au loin
sans fatigue dit le dimanche brun
visage ta foi

ta brutalité signale
mon fils mon frère
gémis la joie

Olivier Marchand

* * *

ERREURS :

Dans le No 3, 1954, d'Amérique Française, page 172, 8ième ligne, il faut lire « chéant » et non « choyant » ; page 182, lire « Lella Mariem » et non « Nella Mariem ».

Dans le No 4, 1954, d'Amérique Française, page 273, dans le poème *Naufrage*, lire : « les saisons m'ont quittée » et non « les maisons m'ont quittée » ; et page 285, 4ième ligne, lire : « ne craignant » et non « ne craignent ».

Lettre sur *Amérique Française*

par

ANDRÉE MAILLET

1er novembre 1954

L'article que vous me demandez, cher Gilles Marcotte, coïncide avec le treizième anniversaire d'*Amérique Française*. Comment la revue a tenu si longtemps malgré les phases cahoteuses, les changements de format et de propriétaire, l'intérêt sporadique du public lecteur, cela tient du merveilleux. Aussi n'essaierai-je point de vous expliquer ce que je conçois si mal. Nous constaterons qu'*Amérique Française* vit encore, et qu'elle paraît sans interruption depuis sept ans, bien soutenue dans son œuvre par la générosité du Gouvernement de la Province de Québec.

À la tête de la revue se succédèrent les équipes pour aboutir à une direction unique, lorsqu'à la fin de 1947, ma mère acheta *Amérique Française* à François Hertel qui voulait s'en défaire et s'exiler. Ma mère la lui acheta quatre cents dollars — c'était un geste et non une affaire — pour le nom qui est beau et parce que l'aventure la tentait. Louis Francœur ne disait-il pas qu'elle était l'avocate des causes difficiles? Elle imprima la revue sur un excellent papier, en soigna

la composition typographique, la mise en page et la qualité rédactionnelle. Elle lui donna pour tout dire la haute tenue qu'on lui reconnaît. À mon retour d'Europe en 1951, j'en pris la direction.

Chacun des numéros qui paraît tous les deux mois depuis quatre ans est le fruit de la persévérance et de l'espoir, une somme de travail, d'inquiétudes et de joies que nous sommes quelques-uns à partager.

Je n'ai pas de théories à vous offrir sur la nécessité d'une revue littéraire, non plus que sur son importance. Tout ce que je me permettrai de souligner, c'est qu'*Amérique Française* est, en ce moment, la seule revue du genre au Canada français, et la première dans toute l'histoire de nos lettres à promouvoir la création littéraire, les œuvres d'imagination, la recherche dans le domaine de la chose écrite. Elle me semble combler un désir de pureté en art, de gratuité, de pureté, je dis bien, opposée à vénalité. Elle fait office de laboratoire; elle est, comme vous l'avez dit dans une récente critique, le banc d'essai de la toute

jeune littérature. Les écrivains qui y collaborent sont avant tout, du moins dans ce qu'ils y publient, soucieux de leur gloire, et non préoccupés des avantages matériels qu'ils pourraient obtenir ; par leur gloire, entendez s'il vous plaît, leur honneur d'écrivain.

Ils se servent de la revue comme d'une vitrine. Ils lui envoient des contes, des vers, des poèmes en prose, des essais, des extraits de romans qu'ils ne continueront peut-être pas, des nouvelles qui deviendront des romans, des récits de voyage, des études, des souvenirs. Ils se corrigent ou s'affirment ; on se

voit tellement mieux quand on est imprimé. Ils se lisent les uns les autres, s'admirent ou se critiquent. Ils se solidarisent. Seuls dans la création, ils ne sont plus seuls dès que leurs écrits paraissent ; ils sont unis dans un même climat d'émulation qu'ils ont, chacun, contribué à créer.

Je ne vois pas bien ce que je pourrais ajouter à cela, sinon qu'*Amérique Française* se présente comme un livre écrit en collaboration, une perspective annuelle des variations et des tendances de notre littérature. C'est la vitalité même de nos lettres qui témoigne régulièrement de sa constance et de sa force.

NOTE : Ce texte a paru dans *Le Devoir* du 13 novembre 1954.

Amérique Française cherche à promouvoir la littérature d'imagination d'expression française ; elle publie aussi des études philosophiques, historiques, littéraires et sociologiques. Les textes ne doivent pas dépasser dix pages dactylographiées. Toutefois, si un article plus long peut se découper facilement en tranches, il pourra paraître dans plusieurs numéros.

UN ANONYME DE « PLACE PUBLIQUE »

Il y a quelque temps, nous demandions à Jean-Jules Richard, directeur de « Place Publique », si sa revue allait paraître bientôt. Il nous répondit qu'étant resté tout seul pour la faire, il n'en poursuivrait pas la publication, cette année, du moins. Il nous vint alors l'idée de fouiller un peu dans sa réserve de textes pour voir s'il n'y aurait pas là quelque écrit méritant mieux que de dormir, à jamais peut-être, dans une caisse. Jean-Jules Richard trouva l'idée bonne, et nous remit une serviette bondée d'articles, de contes et de vers. Certains de ces manuscrits sont excellents et signés Roland Giguère, Luc Perrier, Wilfrid Lemoyne et autres noms connus parmi les poètes de moins de trente ans. En attendant d'obtenir de ceux-ci la permission de publier les textes qui nous semblent de bon cru, nous offrons à nos lecteurs ce poème d'un anonyme (et probablement très jeune) canadien-français du XXI^{ème} siècle, qui paraît bien avoir été écrit d'un trait à la fois rageur et amusé et qui n'est pas la moins curieuse des œuvres dont nous sommes, pour l'instant, le dépositaire.

ANDRÉE MAILLET

P O È M E

Vous tiges à face de rat en deuil ; et vous
petits museaux d'hypocrites ; et vous petites
mains débonnaires et douces comme des dents
de râteaux ; et vous camisoles sanglantes des
vautours avides d'yeux purs ; et vous poitrines
velues et pourtant vides ; et vous caleçons
à l'air noble et compassé quand un œil indiscret
vous regarde de trop près ; et vous cadavres
mangés par des vers philanthropes et gourmets,
petites bouchées par petites bouchées, pendant
des jours et des jours, des nuits et des nuits ;
et vous réveil-matin embusqué derrière la lampe
prêt à arracher à son sommeil si pur la bien-aimée
aux yeux aussi vides que le cœur et la tête ;
et vous gerbes de sang projetées d'araignées-fontaines ;
et vous crocodiles finauds en extase à votre prie-Dieu,
sans yeux et sans-Dieu ; et vous punaises de l'âme,
gonflées de la sève des autres ; et vous poubelles
dorées satisfaites et débordantes ; et vous lécheurs
de bottes nauséabonds et gras ; et vous cerveaux
automates flasques ; oui, vous tous, et surtout vous,
hyènes respectables, allez donc aux enfers
voir si le Diable y est.

Une colonie de comtes français en Saskatchewan

par

DONATIEN FRÉMONT
de la Société Royale.

La vallée de la Pipestone s'étend de l'ouest à l'est, dans la partie sud-ouest de la Saskatchewan, non loin de la frontière manitobaine. Bien que le chemin de fer passât déjà à Whitewood, à quelque dix milles au nord, la région était complètement déserte au printemps de 1886, lorsque trois Français à la recherche d'un lieu d'établissement agricole en firent la découverte. Ils furent irrésistiblement conquis par le spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Sur la rive droite de la Pipestone, qui va se jeter dans le lac des Chênes, au Manitoba, les coteaux garnis de saules et de trembles contrastaient de façon agréable avec la vaste plaine légèrement ondulée se déroulant au nord. La rivière, qui peut prendre les allures d'un torrent furieux à la saison du dégel, se transforme vite en un paisible cours d'eau aux bords tantôt escarpés, tantôt inclinés mollement en larges prairies naturelles égayées de fleurs sauvages. On distingue au loin les contours un peu flous de la

montagne de l'Orignal, qui abritaient encore à cette époque le gros gibier, ours, orignaux, loups des bois, chevreuils.

Les trois hommes, d'un commun accord, jugèrent l'endroit idéal, offrant des facilités égales pour l'élevage des animaux et la production des céréales. Leur chef, le Dr Rudolph Meyer, Alsacien de haute distinction né près de Mulhouse, était de mentalité nettement française et catholique. Sa famille, riche et considérée, était restée au pays après 1870. Maire de sa commune, lui-même occupait un poste administratif important. Mais à la suite d'un revers de fortune, il dut liquider tous ses biens et décida de passer en France. Deux années durant il fut régisseur du château de la Rolanderie à Maule (Seine-et-Oise), propriété d'un richard du nom de Lorin. En partant pour le Canada, il disposait d'une somme de 100,000 francs (\$20.000) que lui avait confiée son opulent patron. Sa mission consistait à y établir un centre de colonie française et

d'exploitation agricole. Meyer abandonnait ainsi l'intendance de la Rolanderie, dans la région parisienne, pour venir fonder la Rolanderie de l'Ouest canadien.

L'Alsacien avait à son emploi, à Maule, un jeune homme excellent jardinier, Émile Renoult, de Marq (Seine-et-Oise), qui consentit à le suivre. L'autre compagnon était le comte Yves de Roffignac, originaire de la Haute-Vienne, plein d'allant et d'enthousiasme juvénile, ambitieux, mais d'esprit peu réfléchi. Il ne fut pas, comme on l'a répété, co-fondateur de la Rolanderie et n'en eut la direction qu'après le départ de Meyer.

* * *

Le premier soin des trois colons français fut de prendre chacun un homestead. Une cousine du chef, venue avec lui et qu'il ne tarda pas à épouser, en fit autant. Son futur mari choisit pour elle une terre au fond de la vallée, près de la rivière. À cet endroit qui était d'un charme particulier, on construisit tout de suite une vaste gentilhommière qui fut nommée « Maison de la Rolanderie » et devint le vrai centre de l'exploitation agricole. L'année suivante naissait le premier enfant catholique sur le territoire de la future paroisse de Saint-Hubert, Otto-Heinrich Meyer.

L'entreprise ne tarda pas à prendre un rapide essor. Intelligent, cultivé, intrigant et fort

débrouillard, son directeur réussit à agrandir aisément le domaine, soit en acquérant du terrain à bon marché, soit en s'en faisant donner par le gouvernement. En moins de trois ans il se vit ainsi à la tête de vingt-huit quarts de section (4.880 acres), la plus grande partie chevauchant la vallée de la Pipestone. La Rolanderie s'attacha surtout à l'élevage des bovins Shorthorn. Ses bêtes de race pure se vendaient pour la reproduction et comme bœufs de labour, alors très employés sur la ferme. L'élevage des chevaux et des porcs se pratiquait aussi, mais sur une moins large échelle.

Les gros personnages qui, avec le trio initial, formeront le premier noyau de la colonie arrivent presque en même temps : le comte Jean de Jumilhac, du Calvados, à qui devait échoir le titre de duc de Richelieu après son retour en France ; le comte Joseph de Farguettes, de Toulouse ; le comte de Beaulincourt et sa famille ; le comte Henri de Soras, d'Annonay, (Ardèche) ; le vicomte Joseph de Langle, d'Alençon ; Robert Wolfe, de Lyon, associé de la célèbre maison de pianos Pleyel-Wolfe et beau-frère du fabricant des pneus Michelin.

Le comte de Jumilhac fit construire une belle demeure aux murs percés de multiples fenêtres, qui dominait la vallée et prit le nom ancestral de Riche-

lieu. En société avec Wolfe et Soras, il se lança dans l'élevage des moutons. L'affaire eut un bon départ, grâce à un berger écossais qui mit son expérience au service du ranch. Yves de Roffignac, après avoir été quelque temps l'hôte de Mayer à la Rolanderie, choisit sur son homestead un petit plateau en contrebas pour y élever une splendide habitation qui justifiait son nom de Bellevue. On l'appelait aussi la Maison blanche, à cause de la blancheur éclatante de ses murs peints en blanc. Le jeune comte y accueillit Farguettes et Langle, qui s'associèrent avec lui dans l'élevage des chevaux de remonte pour l'armée française. La société ne dura qu'un an et prit fin par un procès retentissant qui se plaida en France. Roffignac le perdit, ce qui lui asséna un rude coup financier. Le comte de Farguettes renonça à la vie de rancher amateur et Joseph de Langle demeura le seul propriétaire des chevaux.

L'arrivée dans la colonie du baron van de Brabant va donner un élan nouveau à l'activité générale. A la suite de plusieurs voyages en Amérique, ce Hollandais entreprenant a constaté l'absence inconcevable de toute culture de chicorée sur le continent. La région offrant des avantages exceptionnels de ce côté, il décide d'y faire pousser la fameuse plante qui résiste aux gelées. Associé du comte de

Roffignac, le baron s'est installé dans la maison de Bellevue avec son frère, sa femme et ses trois enfants. Sur toutes les terres du domaine, la chicorée règne en maîtresse et dès l'année suivante, tous les cultivateurs vont imiter cet exemple.

La semence et les machines furent importées d'Europe. Semée au printemps, la chicorée devait être récoltée à l'automne. Tout le travail — semences, binage, éclaircissage, arrachage, séparation des racines de la tige — était exécuté à la main, par des paysans qu'on avait fait venir de Hollande et de Belgique. Les racines étaient séchées par les Brabant à Bellevue, puis torréfiées à la Rolanderie par Émile Renoult, qui jardinait en été et torréfiait en hiver. Elles étaient alors moulues et mélangées avec du café également moulu. Le produit fini, placé sur le marché dans des boîtes en fer-blanc, sous le nom officiel de « Bellevue Coffee Brand » ou « French Coffee », se vendit médiocrement. On reprochait à ce mélange de contenir plus de chicorée que de café, ce qui n'améliorait pas sa qualité. Au cours du premier hiver, un incendie se déclara dans l'écurie de Bellevue, détruisant tout le matériel de la manufacture. Sans se décourager, on repartit à neuf. Les frères Brabant et leurs machines se transportèrent alors à Richelieu, chez leur nouvel associé, le comte de

Jumilhac. Le résultat financier continua d'être peu brillant et le feu vint encore une fois tout interrompre.

La grande entreprise de la Rolanderie proprement dite, sous la direction de Rudolphe Meyer, semblait en plein essor et à la veille de donner des profits lorsque le fondateur, après moins de trois ans, crut devoir y renoncer personnellement. Dès l'automne de 1889, il quittait le pays pour ne plus revenir. Ce n'était pas un échec total, loin de là, il laissait un splendide troupeau de Shorthorn, ainsi qu'un grand nombre de pores et de chevaux. Mais en dépit de ses qualités réelles d'administrateur, Meyer se sentit apparemment débordé par une tâche au-dessus de ses forces. Les propriétés et le cheptel passèrent entre les mains d'une société qui se forma à Paris, sous le nom officiel de « Rolanderie Stock Raising Society », afin de poursuivre l'exploitation. A part le seul commanditaire initial de 1886, le châtelain de Maure, tous les actionnaires appartenaient à la haute noblesse. En tête de la liste figuraient le baron de Salvaing de Boissieu, le comte Yves de Roffignac avec ses deux frères, Henri et Martial. Le maître de Bellevue manœuvra alors tant et si bien qu'il finit par décrocher la gérance provisoire de la Rolanderie au nom de la nouvelle compagnie.

C'est au printemps suivant que se place un événement bien propre à affermir les espoirs dans l'avenir de la colonie. L'abbé Léon Miller, prêtre parisien déjà familier avec la Prairie, a reçu mission de l'archevêque de Saint-Boniface d'aller fonder une paroisse à la Rolanderie. Arrivé en coup de vent le 5 avril, il mène l'affaire rondement et les travaux sont terminés en juin. Au début du mois d'août, on le retrouve à Paris, s'occupant des intérêts de sa lointaine paroisse où il ne remit jamais les pieds. Rendons justice à son bon goût pour la part qui lui revient dans l'érection de cette première église. L'endroit choisi, très pittoresque, était au nord de la rivière, à proximité de collines boisées. La direction de la Rolanderie et les autres gentilshommes n'ont pas fait les choses à demi. Dans un pays où l'on ne connaît que des constructions en bois, celle-ci s'offrira le luxe incroyable d'être en pierres des champs qui seront assemblées par des maçons français. L'unique porte, en chêne sculpté, offre un riche effet artistique, aussi bien que les huit verrières dont l'auteur a pris comme modèles des personnages le fils et la fille de l'un des nobles donateurs. Un autre ornement est une toile du comte de la Forrest Divonne, élève de l'abbé Muller, représentant une scène de l'Annonciation.

Cette fondation de paroisse

est vraiment unique en son genre, si l'on songe que le petit groupe rural se compose exclusivement de catholiques de langue française venus de France et de Belgique, que les fonds employés à l'érection de l'église ont été fournis par des aristocrates fidèles aux traditions de la vieille France et que le curé fondateur est un prêtre du diocèse de Paris.

Yves de Roffignac passa en France, pour un contact personnel avec les membres de la nouvelle société. Plusieurs expériences malheureuses avaient gravement écorné son avoir, mais il redorait juste à point son blason par un riche mariage avec Germaine de Salvaing de Boissieu. Son heure était venue. Il n'eut pas de peine à faire confirmer son titre de directeur de la Rolanderie. La fille du baron suivit bravement son mari au Canada et tous deux, à leur arrivée, s'installèrent dans l'ancienne maison des époux Meyer.

Quelques mois plus tôt, le romancier à la mode Léon de Tinseau, qui avait passé quatre ou cinq jours à la Rolanderie, notait ainsi ses impressions : « De l'eau et du bois... Deux trésors inestimables. Le jeune et très accompli gentilhomme français qui dirige l'exploitation de la Rolanderie, déjà beaucoup plus que naissante, l'a bien compris le jour où il est venu s'installer dans cette jolie maisonnette de bois, qui vous prend des

airs de château quand on y est reçu par le comte de Roffignac. » Et l'auteur d'ajouter en note : « Que sera-ce maintenant qu'on y est reçu par la plus aimable, la plus distinguée et la plus vaillante des jeunes Françaises, dont les danseurs des deux rives de la Seine se disputaient encore les « cotillons » à l'heure où j'écrivais ces lignes ? Certes, Madame, il faut être doublement courageuse pour promener le flot d'or de votre chevelure à portée du tomahawk indien. Jamais il n'a conquis de trésor pareil. Heureusement qu'il se rouille aujourd'hui sous le gazon touffu de la Prairie. »

La Rolanderie et les propriétaires indépendants vont s'orienter de plus en plus vers la transformation sur place des produits agricoles. Émile Janet, célibataire, fils d'un fabricant de champagne d'Ay (Marne), songe à mettre sur pied une fromagerie du gruyère moderne. Il a amené deux excellents collaborateurs : François Dunand, de Songieu (Ain), qui prendra la direction de l'entreprise, et Alexandre Jeannot, de Beynes (Seine-et-Oise). Arrivent en même temps le comte Max de Quercize ; le comte Paul de Beaudrap, de Denneville (Manche), et sa femme, née Yvonne de Bibard, de Bray-sur-Somme (Somme) ; Louis Allène, Louis et Joseph Siaud, qui travailleront d'abord à la Rolanderie ; le vicomte

Alphonse de Seyssel, de Songieu (Ain), qui sera l'associé de Janet.

Le baron et la baronne de Salvaing de Boissieu furent les hôtes de leur fille et de leur gendre à la Rolanderie. On y vit aussi le baron de Ravignan et plusieurs autres visiteurs de marque. Saint-Hubert se flatte de posséder les quatre premières familles nobles qui ont colonisé au Nord-Ouest. Un voyageur a aperçu une fort élégante cavalière. C'est l'une des demoiselles van Brabant, qui parcourt le pays au galop de son cheval. Et notre observateur de conclure : « Les amazones vont peut-être devenir nombreuses dans la vallée de Pipestone. »

Une Anglo-Canadienne de la région, Mrs. L. W. D. Park, faisant appel à ses souvenirs d'enfance, écrit dans le *White-wood Herald* :

« À leur arrivée, les comtes et leurs familles menèrent grand train. Ils importèrent des aliments coûteux, des vins, des sucreries et tous les objets de luxe variés auxquels ils étaient habitués.

« Ils firent venir de France des chevaux pur sang et des chiens de race, de même que les plus fins harnais pour l'équitation et la promenade. Ils circulaient beaucoup à cheval et en voiture. Les pimpants équipages apparaissaient sur les pistes sinueuses de la prairie — hautes charrettes

anglaises qui avaient peut-être roulé au bois de Boulogne, tirées par des chevaux fringants et bien entretenus, — avec pour unique spectateur probable un « gopher » (marmotte) solitaire, fort intrigué près de son trou, ou un faucon planant nonchalamment au-dessus du vaste silence. »

Les comtes et leurs familles étaient assidus aux courses du voisinage, à Cannington et à Moosomin. Ils arrivaient en carrosse à trois ou quatre chevaux, avec cocher et valet de pied en livrée — chapeaux hauts de forme, cocardes et gants blancs. Mrs. Park évoque ces personnages féeriques, formant un contraste singulier avec les Cris au visage peint, drapés dans des couvertures, et leurs squaws aux « papooses » ficelés au dos :

« En bordure de la piste était rangée une foule de gens de nationalités très diverses, où salopettes et chapeaux de paille prédominaient. Sur le terrain se détachaient ça et là quelques-uns des aristocrates français à cheval, en costumes d'équitation impeccables et complets, avec cravache et martingale. Dans les charrettes anglaises ou les phaétons, étaient assises quelques-unes des Françaises titrées, exquises avec des robes et des chapeaux de Paris. Leur teint, sous l'effet de l'art, était délicieusement rose et blanc, protégé contre le soleil de la prairie par

des ombrelles en dentelle de soie. »

En l'honneur du baron et de la baronne de Boissieu, les maîtres de la Rolanderie donnèrent un bal fameux, demeuré très vivace dans la mémoire des anciens. « C'est extraordinaire, note la même chroniqueuse, la quantité de plastrons blancs que l'on parvint à rassembler, sans rien dire des gants de chevreau blancs. On y vit bien des jolies toilettes dans le style des dernières années 80 — peut-être souvenirs de jours plus heureux outre-mer. Les pétulantes Françaises de haute naissance, en robes décolletées élégantes, le cou et les bras garnis de bijoux, respiraient un air de distinction réelle, en dépit du fruste entourage discordant. »

Dans le cours ordinaire des choses, le comportement de ces aristocrates français pouvait paraître empreint d'une certaine hauteur. La barrière de la langue y était sans doute pour quelque chose. Ils firent pourtant de méritoires efforts pour s'adapter au milieu et entrer dans cet esprit de communauté qui est l'une des caractéristiques de l'Ouest canadien. Une photographie de l'époque nous montre le groupe de la fanfare municipale de Whitewood. On y distingue aisément le comte de Jumilhac, (petit bugle), le comte de Soras (piston), Robert Wolfe (clarinette) et le comte de Langle

(tambour). Trois représentants de la haute aristocratie et un du monde capitaliste sur un total de onze musiciens: voilà une marque de bonne volonté éclatante et presque héroïque. Lequel de ces instrumentistes amateurs eût consenti à pareil acte démocratique au pays de ses ancêtres?...

Alors que nos gentlemen farmers réussissaient médiocrement à maintenir leur train de vie ancien, leurs diverses entreprises, inaugurées avec beaucoup d'enthousiasme, périclitaient l'une après l'autre d'une façon désespérante. La tentative de fromagerie gruyère ne dura qu'un an. Son promoteur, Emile Janet, grand et beau jeune homme aux manières distinguées, ne possédait pas l'expérience en affaires de son père, le fabricant de champagne. Il ignora l'avis de François Dunand qui recommandait d'analyser d'abord le lait de la région. Le gruyère authentique provient de vaches qui paissent toute l'année dans de gras pâturages, tandis que celles de la prairie s'alimentent pendant plusieurs mois de fourrage sec. Le premier hiver, Janet et Seyssel perdirent trente des bêtes de leur troupeau. Découragés, ils abandonnèrent la partie.

Le projet de betterave à sucre, le plus ambitieux de tous, avait été mûrement pesé et se fondait sur des expériences concluantes. Rossignac avait distribué aux cultivateurs de la semence d'une

variété particulièrement riche en sucre et un expert avait déclaré les résultats satisfaisants. C'est ainsi que fut décidée la création d'une raffinerie pour répondre aux besoins de la population de l'Ouest, qui s'alimentait en Allemagne. On pouvait attendre des profits extraordinaires de cette industrie, au dire du comte, qui se disait assuré de recueillir en France les 500.000 dollars nécessaires à la construction et à l'équipement de la manufacture. Mais le capital espéré ne vint pas et le projet s'effondra.

Ces échecs successifs faisaient présager à plus ou moins brève échéance une faillite générale de la colonie. Dès la fin de 1893, ce fut l'abandon forcé de la Rolanderie. Plusieurs des gentilshommes des débuts avaient déjà renoncé à une vie pour laquelle ils se sentaient peu d'appétitudes. Les autres allaient peu à peu s'éloigner à leur tour, quelques-uns à regret. Il ne restera finalement que les anciens serviteurs et ouvriers des premiers maîtres. Ces paysans ne doutèrent jamais que la vallée de la Pipestone ne fût capable de les nourrir.

A l'abbé Muller, le curé fondateur, avait succédé l'abbé Henri Nayrolles, de l'Aveyron, qui retourna en France vers ce moment. On attendait alors un groupe en marbre blanc de saint Hubert avec ses chiens, oeuvre et don de la duchesse d'Uzès

pour la chapelle. C'était une reproduction de celui qu'elle avait exécuté pour la basilique de Montmartre. Mais l'auteur désirait qu'il s'arrêtât en route à l'exposition mondiale de Chicago, où il fut très admiré. Ce retard fit que l'on se trouva, l'année suivante, devant une situation nouvelle. « La colonie de Pipestone ayant mal tourné », selon l'expression du baron de Boissieu lui-même, ce dernier ne crut pas devoir y envoyer une telle oeuvre d'art. Il en informa la duchesse et tous deux convinrent de l'offrir en cadeau à Mgr Taché, qui l'accepta. C'est ainsi que depuis plus de soixante ans, la cour d'honneur de l'archevêché de Saint-Boniface s'orne d'un groupe en marbre de saint Hubert, signé « Manuela », et dû au ciseau de la duchesse d'Uzès.

La période sombre qui suivit la fermeture de la Rolanderie vit une résurrection inespérée de la manufacture de chicorée. Après le deuxième incendie, ce qui restait des machines détériorées avait été abandonné sur place comme inutilisable. « Je vous laisse tous ces débris, avait dit à Renoult le comte de Rofsignac au moment du départ, peut-être pourrez-vous en tirer quelque profit. » Le jardinier était en effet désireux de risquer une nouvelle tentative. Paul de Beudrap lui en procura les moyens en fournissant les capi-

taux. La fabrication de la chicorée, reprise sur une échelle modeste mais pratique, se révéla cette fois rentable, grâce à de nouveaux débouchés créés à Winnipeg, Vancouver, Victoria et Toronto. La qualité du produit ne souleva plus de plaintes et bientôt la petite manufacture ne put suffire à la demande.

Ce fut le retour en France des Beudrap, en 1899, qui interrompit définitivement l'industrie de la chicorée. Et ce départ eut un motif plus noble que celui des camarades ruinés et découragés. Il n'y avait pas d'école à Saint-Hubert : pour être en mesure de donner une éducation française à ses enfants, la famille Beudrap dut repasser la mer. Le comte déclarera plus tard : « C'est cette affaire de chicorée, montée avec M. Renoult, qui m'a procuré les seuls bénéfices que j'ai pu réaliser à Saint-Hubert. Pendant ces années de dépréciation et de sécheresse, nous vendions notre blé 40 sous le minot et les récoltes étaient légères. Si j'ai pu rentrer en France avec un certain capital, c'est à notre petit commerce de chicorée que je l'ai dû. »

De tous les membres aristocratiques de la colonie, Paul de Beudrap fut le seul à demeurer fidèle jusqu'au bout à l'Ouest canadien. Car ce départ ne devait pas être définitif. Cinq ans plus tard, l'ancien rancher de Saint-Hubert viendra avec

sa famille dans l'Alberta, pour y fonder un nouvel établissement. Il y mourra octogénaire. Et son fils Xavier est toujours agriculteur dans la région de Trochu. Bon sang ne peut mentir : les Beudrap sont des arrière-petits-neveux de Jeanne d'Arc.

Pour atténuer le désastre et protéger l'église qui n'avait aucun titre légal de propriété, les autorités diocésaines de Saint-Boniface s'étaient vues dans l'obligation d'acquérir le domaine indivisible et lourdement hypothéqué de la Rolanderie. Dix ans après (1903), elles le cédèrent au prix coûtant aux Pères de Chavagnes, à qui fut confiée la paroisse. La petite église du bord de la rivière avait été déservie très irrégulièrement par des prêtres des environs. Elle fut démolie et la pierre servit aux fondations d'une autre plus vaste en bois, à un mille et demi au sud, plus à portée de la nouvelle colonie en formation. On eut soin d'utiliser les vitraux, la peinture à l'huile et la porte sculptée.

La plupart des ouvriers agricoles français et belges de la Rolanderie, qui avaient eu la précaution de prendre des homesteads à leur arrivée, y vécurent sans difficulté de leur travail. Ils achetèrent une bonne partie des terres délaissées par leurs anciens maîtres et devinrent tous des cultivateurs prospères. Qua-

tre ans après leur prise de possession, les Pères construisaient un presbytère. Les Sœurs de Notre-Dame-de-la Croix, de Murinais (Isère), ouvraient en même temps une école privée et un pensionnat.

Un voyageur venu vers cette date déclarait nettement que ce qu'il avait vu de mieux dans l'Ouest, comme établissement français, c'était Saint-Hubert. Et il s'attardait à décrire ce qu'il appelait pompeusement « Château-Renault » : petit jardin modèle où poussaient en harmonie arbres fruitiers, arbustes, rosiers, légumes et fleurs de toutes sortes. Comment Émile Renoult se résigna-t-il à quitter ce coin enchanteur, oeuvre de son cerveau et de ses mains ? Car le jardinier magicien s'éloigna de Saint-Hubert deux ans après, pour aller finir ses jours à Marq, en Seine-et-Oise. Ce célibataire avait à peine doublé le cap de la cinquantaine. Il lui restait à traverser les dures épreuves des deux Grandes Guerres. Renoult mourut octogénaire dans son village natal occupé.

Les époux Durand vécurent très vieux dans leur patrie d'adoption. On les considérait un peu comme les grands-parents de la paroisse. Le mari eut la joie d'en voir célébrer le cinquantenaire.

Jean Lesage et sa femme, qui avaient été les premiers à contracter union, restèrent sur

leur homestead jusqu'en 1920, date de leur retour en France. Quatre de leurs enfants les suivirent ; quatre autres sont demeurés au pays, dont trois à Saint-Hubert.

Alexandre Jeannot, décédé en 1926, a laissé le nom de sa commune natale, Beynes (Seine-et-Oise), à une localité sise entre Saint-Hubert et Whitewood.

Un nom demeuré inséparable de Saint-Hubert est celui du Père Benjamin Fallourd, qui y vécut 45 années et fut l'artisan infatigable de son progrès. Ce Vendéen solidement bâti n'avait pas peur des besognes manuelles. En travaillant sur un échafaudage avec les peintres, dans son église, il fit une chute très grave qui nécessita l'amputation d'une jambe. Il n'en continua pas moins son ministère avec la même ardeur.

À 500 verges de l'église actuelle de Saint-Hubert, la Maison blanche d'Yves de Reffignac garda longtemps le souvenir des anciens jours de la Relanderie. Après avoir abrité les frères Brabant et la manufacture de chicorée, elle était devenue le premier presbytère avec l'abbé Nayrolles. Elle fut achetée en 1904 par Alexandre Jeannot, qui la transporta près de la route. Il y a une quinzaine d'années, son fils Lucien démolissait cette demeure historique, dont les matériaux utilisables entrèrent dans

la construction d'une autre plus vaste et mieux adaptée aux besoins de la vie moderne.

Quant aux derniers vestiges de la coquette chapelle de 1890 — vitraux, porte sculptée, tableau de l'Annonciation — pieusement conservés dans la structure de la nouvelle église, ils disparurent dans un incendie qui réuisit tout en cendres. À côté de l'endroit où s'élevait la primitive maison de Dieu, un cairn surmonté d'une croix en commémore le souvenir. Tout près, une douzaine de tombes marquent le lieu de repos des premiers morts de la paroisse naissante.

Avec la disparition des derniers témoins, l'histoire romantique des débuts spectaculaires de Saint-Hubert a sombré dans l'oubli. Ils furent pourtant la pierre d'assise d'une fondation durable qui met une fois de plus en relief les qualités foncières de notre race. Les sympathiques gentilshommes de la fin du siècle dernier échouèrent dans leur projet de créer une réplique avantageuse de la vieille France ; mais ils ouvrirent la voie à des compatriotes dont les efforts patients et laborieux ont abouti à l'épanouissement de l'un des beaux centres franco-catholiques de l'Ouest canadien.



CRÉPUSCULE

Viens, ouvre tes bras blancs, vastes comme des ailes,
La Rivière est partie avec les hirondelles.
Entends-tu le sifflet du petit remorqueur ?
Serre-moi contre toi, couche-moi sur ton cœur.

Il n'y a plus d'été. Dans l'ombre de la glace,
Lentement, lentement ton sourire s'efface.
N'écoute pas la cloche avec son cri fervent.
Laisse-la mon amour, elle implore le Vent,
Le Vent triste qui fait soupirer les criquets,
Et traîne dans le parc la plume des poulets.

Pourquoi mettre une ride à son visage blême ?
Temps, vous ne savez pas de quel amour je l'aime...

JANINE LAJOIE

NOTES

sur Jean-Paul Sartre

par

PHILIPPE GALLI

I. BIOGRAPHIE

Jean-Paul Sartre est né le 21 juin 1905 à Paris, rue Mignard (16^e arrondissement). Ses parents appartenaient, par leurs ascendants (médecins, professeurs, etc...), à la bourgeoisie moyenne. Comme tous les Parisiens de fraîche date, ils unissaient plusieurs provinces : le Mâconnais, le Périgord, l'Alsace. Polytechnicien et, comme lui, courtaud — on l'appelait, à l'école, le petit Sartre —, le père de Sartre avait opté pour la Marine. Il fut atteint des fièvres lors d'une expédition en Cochinchine et y mourut. Ainsi Sartre se trouva-t-il orphelin de très bonne heure, à huit mois. Il vivait alors à Paris, entre ses grands-parents et sa mère. C'était, au témoignage de cette dernière, un enfant extrêmement imaginaire. Le soir, dressé sur son lit, il se racontait tout haut des histoires « effroyables » qu'il inventait au fur et à mesure et qui le mettaient dans la plus grande excitation jusqu'à ce que, soudain, décidé au sommeil, il se coupât lui-même, se mit « en sursis ». Sa santé était déficiente,

ses maladies encore plus nombreuses et plus violentes qu'il n'est coutume à cet âge. Aussi sa mère ne tarda pas à se transporter avec lui dans des résidences plus « remontantes », à Arcachon, d'abord, puis à Meudon. Ce n'est que de sept à onze ans que Sartre se trouve de nouveau régulièrement à Paris. Depuis l'âge de six ans, il est écrivain ; il met en alexandrins les fables de La Fontaine. Bientôt, il composera de petites comédies ; puis, les années en amenant le goût, il se lance dans le roman d'aventures, s'inspirant sans embarras du maître Jules Verne, et compilant le dictionnaire pour les parties documentaires.

Sa mère se remarie, sur ces entrefaites, avec un polytechnicien encore, mais terrien cette fois, puisqu'il est affecté à la Direction des Chantiers Maritimes de La Rochelle. De onze à seize ans, c'est dans cette petite ville qu'habite Sartre. Il ne cesse pas d'écrire. Déjà sensible aux événements, il a fait succéder aux romans d'aventures, depuis 1914, l'inspiration de guer-

re. Celle-ci finie, il s'adonne aux édifications historiques, à la Berlichingen, faite en classe. On l'a mis en effet, au lycée de La Rochelle, pour ses études. Il s'y trouve entouré de condisciples nonchalants qui ont généralement plusieurs années et la tête de plus que lui. Pour sa part, les bulletins le notent comme très intelligent, mais aussi bavard, dissipé, curieux. Il ne manque pas d'obtenir chaque année un prix au moins en Lettres, et souvent un accessit en Mathématiques. D'après sa mère, il manifestait une répugnance à l'égard de celles-ci, il se refusait à en suivre les démonstrations et n'acceptait que de les ingurgiter « par cœur » ; encore ne consentait-il à ce minimum que pour ne pas décevoir son beau-père, qui, désireux de le voir un jour sur les traces de son père et de lui-même, au Polytechnique, attachait une particulière importance aux notes de science. Il dut se résigner : révolte ou vocation, son beau-fils était un « littéraire ». C'est dans la classe de Philosophie que celui-ci entre après un premier baccalauréat plutôt moyen, et non en Mathématiques élémentaires. Qu'à cela ne tienne ; il existe, dans cette branche, une grande école : Normale Supérieure. Il faut qu'il y soit reçu.

Le jeune « khâgneux », dont les ambitions littéraires ne font que s'accroître, s'empresse de

fonder avec quelques camarades une petite revue, la *Revue Sans Titre*, qui mourut après six numéros, mais peut se vanter de l'avoir publié la première (y paraît de lui une courte nouvelle, où on le trouve déjà en entier, *L'Ange du Morbide*). Ces distractions ne l'empêchent pas d'être reçu, après deux ans de préparation — délai des plus réguliers — normalien (1925). Un échec à l'agrégation de philosophie lui rappelle qu'elle requiert une préparation sérieuse. Il s'y met l'année suivante, et, rattrapant l'insuccès précédent, se classe premier (1928). Viennent seize mois de vie militaire, qu'il accomplit dans la météorologie, la déficience de sa vue le fait écarter du service armé. Après quoi, il obtient d'aller passer un an en Allemagne, aux frais de l'Université : s'il ne rencontre pas, comme on l'a dit, Heidegger, il subit les cours de Husserl et acquiert une connaissance profonde de l'existentialisme germanique. Rentré en France, il reprend la « filière » commune à tous les jeunes agrégés de l'époque : un poste en province. Il est nommé au Havre, que, sous le nom de Bouville, on retrouvera en toile de fond dans la *Nausée*. Grâce à un premier livre spécialisé, *l'Imagination*, la réputation de Sartre a commencé de s'établir dans les milieux philosophiques. Les éditeurs littéraires sont plus longs à se déci-

der : ils refusent ses romans comme ses essais (en particulier *Une Défaite*, perdu depuis corps et biens). Seule la revue d'avant-garde *Bifur* a retenu, en 1931, d'un très long recueil, un fragment (*Légende de la Vérité*). Elle le fait suivre de cette notice graphique : « Jeune philosophe. Prépare un volume de philosophie destructive ». Cependant, Sartre est nommé à Paris. Les nouvelles qui composeront le *Mur* paraissent dans *Mesures* et *La Nouvelle Revue Française*. Gallimard édite la *Nausée* (1938) dont le retentissement, parmi la jeunesse intellectuelle, est immense. Sartre est mobilisé comme infirmier. Fait prisonnier en juin 1940, pendant l'hiver de sa captivité, il monte avec ses camarades de camp, dont un prêtre, un *Mystère*. Il se voit libéré, en 41, à titre sanitaire. Il reprend un poste de professeur à Janson-de-Sailly, collabore aux revues libres (*Messages*, les *Cahiers du Sud*, etc...) et clandestines (*Les Lettres Françaises*), et systématise sa pensée. *L'Être et le Néant* paraît en 1943. D'autre part, pendant tout un an, il fait des cours sur la Dramatique Grecque aux élèves de l'École Charles Dullin. Les *Mouches* (théâtre de la cité, 1943) mettent en pratique ce nouvel enseignement. Elles sont accueillies souvent avec injures par la presse (« pattes de meuches », hurle Alain Leaubraux) qui, derrière

les formulations métaphysiques du problème de la liberté, devine une autre protestation. Pensant ne pouvoir plus être joué, pour l'instant, à Paris, Sartre écrit une courte pièce, *Les Autres*, qu'il destine à une compagnie, agencée par Marc Barbezat et Marc Beigbeder, et qui devait se limiter à la zone Sud. Quelques semaines plus tard, le Directeur du Vieux Colombier décide de monter *Les Autres*, qui, en dernière heure, s'intitulent *Huis-Clos*. Les pannes d'électricité, le bruit des alertes, le coupent à la plupart des représentations ; mais, relancé après la Libération, il obtient le plus complet triomphe, et maintes reprises.

La vie de Sartre, désormais, est trop connue, elle se confond trop avec ses œuvres et ses déclarations pour qu'il soit utile d'en poursuivre l'exposé. Notons seulement qu'à partir de 1945, l'existentialisme et son défenseur pénètrent le très grand public. L'un des premiers signes en fut l'affluence que suscita sa première conférence, *L'Existentialisme est un Humanisme*. D'autres ne tardèrent pas ; l'audience de la revue qu'il fonde, les *Temps Modernes*, enfin les mille et un échos journalistiques sur sa manière de vivre. C'est, depuis 1945 aussi qu'il s'est imposé à l'Amérique et à l'Europe comme le plus important (avec Albert Camus) de nos nouveaux auteurs.

Il multiplie les voyages, les conférences, les « contacts » ; ses œuvres sont traduites dans toutes les principales langues. Et c'est sensiblement depuis cette même époque qu'il habite de nouveau avec sa mère, dans un tranquille appartement de la rue Bonaparte. De 1946 à 1951 paraissent successivement les tomes de son roman *Les Chemins de la Liberté. Un Baudelaire*. Une préface (de trois cents pages !) aux œuvres de Jean Genet. Sa pièce, les *Mains Sales*, au théâtre Antoine, après *Morts sans Sépulture* et la *Putain Respectueuse*, soulève un très grand retentissement. Au Vieux Colombier, l'hiver 1951, Raymond Hermantier reprend les *Mouches*. Et la création du *Diable et le Bon Dieu* fait figure d'événement littéraire.

II. L'ŒUVRE

1. L'idée centrale, qui est, d'ailleurs, commune à tous les existentialismes depuis Kierkegaard, c'est la solitude de l'individu. L'originalité de Sartre a constaté, au moins dans sa première période, celle-ci au maximum. Soit en langage simple :

a) Il n'y a pas de Dieu. L'homme est seul dans le monde, comme un orphelin.

b) Le monde lui-même est étranger à l'homme. C'est une masse immobile et veule, qui l'ignore et qu'il ne peut pénétrer.

c) L'homme d'ailleurs n'existe qu'en tant qu'il nie ce monde, ou un objet de ce monde. Il n'a pas de réalité positive, encore que ce qui est réel tienne sa réalité de son opposition.

d) L'homme en face de l'homme est seul ; en effet, il ne peut que le nier, comme tout à l'heure les objets. Ou il y parvient, supprime l'autre en tant que négation — et celui-ci alors n'est plus un homme, mais un objet — ou il n'y parvient point, rencontre une égale négation adverse. Dans l'un et l'autre cas, il n'y a ni union ni pénétration, dans l'un et l'autre cas il y a solitude, l'autre étant, comme le monde — mais d'une manière plus pathétique, vu sa similitude — séparé.

2. Prolongements métaphysiques.

a) Si l'homme ne peut être que par rapport au monde, s'il ne saurait, de fait, s'en détacher, il jouit, dans ces limites, d'une entière liberté. Celle-ci, comme on voit, lui vient avec l'existence même, et le hasard ; ce n'est pas lui qui la crée, elle lui est donnée. Il peut, soit l'accomplir, c'est-à-dire, dans une situation déterminée, se poser comme niant, soit la trahir, c'est-à-dire s'établir, en face du monde ou de l'autre, comme un objet. Dans les deux cas, il choisit. C'est par une décision de tout son être, c'est librement qu'il est fidèle ou infidèle à sa liberté.

b) La vraie liberté est négation perpétuelle ; elle suppose que je ne m'*installe* pas dans ce que je viens d'obtenir maintenant par négation, que je le nie à son tour. L'homme libre est dépourvu de passé et de présent, il est sans cesse vers l'avenir.

3. Perspectives morales :

a) De même qu'il n'existe pas de Dieu, il n'y a aucune valeur préalable, aucune valeur établie, pas même ces « il faut » moraux que laissait subsister le rationalisme prétendument athée de 1890.

b) Reste une valeur de facto : l'accomplissement de ma liberté. Dépourvu de toute justification, puisque celle-ci est donnée sans but, il me livre par cela même un critère : sera libre, et donc *bonne* toute action sans fin, non sérieuse, gratuite.

c) Cet accomplissement de la liberté ne peut se réaliser comme il a déjà été vu, qu'en demeurant seul. Il requiert donc une qualité morale, que l'on nomme ordinairement le courage, ou la virilité.

d) Je reste seul, car sans cela je m'aliénerai, je cesserai d'être un homme. Mais l'action, et une action altruiste, même dans cette position, n'est pas impossible : d'une part, je ne suis jamais qu'en actes, et en actes qui, pour être justes, doivent être accomplis, autant que dans son esprit déçagé, au sein de ce qui

est, précisions même, de ce qui est à cet instant, hic et nunc ; de ce point de vue, il me faut m'engager totalement dans l'époque, dans l'heure, ce qui me conduit, pour le moins, à agir avec d'autres hommes libres. D'autre part, je dois, lorsque je choisis (c'est-à-dire lorsque j'agis) choisir non pas mon bien, mais la liberté ; or celle-ci, comme on sait, est à la base de la condition de tous les hommes ; donc chaque fois, dans une situation concrète (et cela commence à l'individualité et au renouvellement de ma perception), j'opte pour la liberté, c'est l'humanité que j'élis en même temps, c'est pour la liberté de l'ensemble des hommes que je prends aussi parti. Voilà qui, sans ôter à mon acte sa gratuité, lui rend une responsabilité altruiste. De même la solitude demeure, mais elle est contrebattue. L'homme libre vit dans une constante ambiguïté.

4. Utilisations littéraires et dramatiques.

La plupart des hommes se refusent à accomplir leur liberté, se leurrent en « camouflant » leur solitude. Cela commence à l'enfance : l'enfant se trompe non seulement en tenant ses parents pour des dieux, dans le sein desquels il se cache et s'abolit, mais déjà rien qu'en se croyant le fils de ses parents, en pensant qu'il n'est pas ici par hasard et gratuité, qu'il a une

place absolue dans un monde absolu. Cela passe par la société ; comme l'enfant, le bourgeois croit à des absolus (le travail, la famille, la patrie, la naissance, l'ordre, etc.), comme l'enfant aussi il croit qu'il possède des objets ou des êtres, alors qu'il n'est que leur proie. Plus exactement, il fait semblant de le croire, s'illusionne — non sans une entière mauvaise foi — par

peur de l'angoisse. Bien entendu, et encore que la *Nausée* se soit attachée exclusivement à décapiter le bourgeois pur, un fasciste, voire un communiste peuvent, pour Sartre, être ce bourgeois. La gamme des leurres finit au cœur : qui aime, c'est généralement aussi pour oublier sa solitude, soit en se perdant dans l'autre, soit en le tyrannisant.

N.D.L.R.: Le professeur Galli n'a pas cru devoir commenter la philosophie de Sartre. Mais comme la revue est imprimée par une institution catholique, il est nécessaire de souligner ici que les théories de Sartre ont été jugées pernicieuses par l'Église et que son œuvre est à l'Index.

* * *

Andrée Maillet

PROFIL DE L'ORIGINAL

Roman

« L'histoire d'amour la plus mystérieuse de notre littérature. »

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

SOUVENIRS

par

Henriette Tassé

La grande cavalcade qui est restée fameuse dans les Annales de la Société Saint-Jean-Baptiste, a dû avoir lieu, en 1884, année où l'on posa la première pierre du Monument National, car on n'a pu me renseigner au Secrétariat de cette société. M. Horace Boisseau, qui était un bel homme, représentait saint Louis de France à la tête des Croisés. Les chevaux étaient superbement harnachés comme au temps de ce roi. Ce fut une parade inoubliable et grandiose.

Un jeune homme fortuné lorsque le Monument National fut terminé, loua un des magasins et y installa une des plus belles pharmacies de Montréal et il eut la première fontaine pour le soda et autres liqueurs ; elle était remarquable au point de vue artistique et toute illuminée. Ce jeune homme voulut m'épouser et il valait alors \$75,000 mais son beau-père le ruina, sa mère ayant eu l'imprudence de le nommer tuteur de ses deux fils.

Il y eut une kermesse à la Place d'Armes au profit de l'Hôpital Notre-Dame. Une grande

tente couvrait l'emplacement et les jeunes filles portaient des costumes qui convenaient à notre jeunesse. Puis il y eut la grande kermesse dans la cathédrale, dont l'intérieur n'était pas fini. Cela rapporta un fort montant qui aida à décorer l'intérieur.

Comme je ne suis pas l'esclave de la mode, ennuyée de porter un *bustle*, je dis à Grace Loranger, nièce du juge Loranger : « Si tu veux, nous irons dimanche à la grand'messe au Gésu sans *bustle*. J'en ai assez de cette mode grotesque ainsi que des manches à gigots. » C'était tellement osé de se distinguer des autres que cela me fit l'effet d'entrer à l'église avec une robe indécente et puis nous savions être le point de mire des assistants.

Le Dr Laramée disait à maman et moi : « Si les femmes étaient aussi mal conformées, elles iraient trouver un chirurgien pour qu'il leur enlève cette difformité. »

Lors de la mode des robes entraves, ma cousine, Berthe Berthelot, une amie et moi, prenant le tramway, rue Ste-Catherine, je montai la première et je dé-

chirai ma jupe ; ma cousine pour éviter la chose releva sa jupe en haut des genoux (alors on n'avait pas encore porté des robes courtes et ce fut bien osé de sa part), mais notre amie ne put monter dans le tramway sa jupe étant trop étroite et resta sur le trottoir, au grand amusement du conducteur et des passagers.

J'eus beaucoup de peine de quitter la ferme, où je vécus, durant quatre ans, après mon mariage, car j'aime la campagne, mais un oncle de mon mari, le Dr Tassé, nous dit : « Vous ne pourrez élever une famille sur cette ferme parce que les taxes sont trop fortes, étant située dans les limites de la ville d'Iberville. » J'avais fait planter une cinquantaine de beaux arbres de trois pouces de diamètre, ce qui les rend plus résistants à la gelée. Un seul mourut et après quatre ans, ils donnaient déjà de l'ombre et nous cachaient la vue des dépendances. Nous avons un jardin potager que nous avons fait dans un terrain près de la maison mais infesté de chien-dent, ce qui fut un énorme travail. Dans le verger nous avons remplacé les vieux pommiers par des jeunes et ajouté des pruniers.

Comme mon beau-père gardait trop de vaches lorsqu'un fermier cultivait la terre, je dis à mon mari : « Il vaut mieux avoir moins de vaches et de meilleures laitières. » Après avoir

vendu les vieilles vaches, nous avons acheté de jeunes vaches jersey qui sont jolies comme des chevreaux et douces comme des agneaux. Le taureau était si mauvais qu'il avait failli tuer un homme qui avait osé traverser le pâturage où il était avec notre troupeau de vaches.

Durant l'hiver, lorsque j'allais à l'étable, je lui donnais des légumes dont il était friand. Mon mari le laissait sortir l'hiver, pour qu'il prenne de l'exercice ; un jour je portais des pelures de légumes et du pain aux poules, ce qui active la ponte; il vint vers moi à la course. Je pensai que ma dernière heure était arrivée ! Quelle ne fut pas ma surprise de voir qu'il n'en voulait qu'aux provisions pour les poules que je tenais dans un vaisseau. Lorsque j'entrais à l'écurie, il essayait de briser sa chaîne pour venir vers moi.

Je prenais plaisir à conduire la moissonneuse, la herse, à tasser le foin dans la charrette, à mettre couver les poules et les oies. Nous avons un petit village de poussins. Lorsqu'il était temps d'enlever le duvet des oies, je les mettais sur mes genoux sans leur mettre un bas sur la tête pour les empêcher de mordre comme le font les paysans, et ils ne bougeaient pas. Des fermières trouvaient cela extraordinaire car les oies n'aiment pas se laisser prendre.

Comme les oies du Capitole, elles avertissaient lorsque passaient des étrangers et cherchaient à les pincer.

Je faisais en été soixante livres de beurre par semaine et c'était un gros chien terreneuve qui le baratait dans la cave, mais il fallait le surveiller, s'il ne me voyait pas, il trouvait le tour d'arrêter le plancher tournant. Je devais mettre le beurre en livres et l'envelopper de papier cellophane, tel qu'on le vend aujourd'hui, et j'allai à la beurrierie pour voir comment on conservait le beurre et fait faire des boîtes comme celles dont on se servait, où la glace était au centre de la boîte. C'est moi qui m'occupait de la vente du beurre, du lait et de la crème et qui tenait les livres de la ferme.

Comme il y avait des rats dans le silo, je dis à mon mari : « Emporte la cage et nous verrons si nos deux gros chiens et la chatte sont capables de les tuer. » Ainsi dit, ainsi fait, mais mon mari eut l'imprudence de laisser sortir huit rats à la fois ce qui affola nos bêtes et un rat s'aventura sous ma jupe, je lui donnai un coup de pied qui le jeta à la figure de mon mari. Pendant ce temps ma fillette, qui était sur la table de la cuisine, jubilait et le palefrenier s'était prudemment sauvé par l'escalier dérobé qui donnait dans sa chambre. Nous avons dû les tuer à coup de balais.

Si j'avais craint les rats lorsque j'étais jeune fille j'eusse grillé sur place et mis le feu à la maison ; un soir, j'allai à la cave aux légumes avec une lampe, car en ce moment on changeait le système à gaz pour l'électricité ; en ouvrant un tiroir, un rat en sortit, qui, affolé, s'accrocha à la broderie de ma blouse ; si j'avais échappé la lampe cela aurait été tragique.

La ferme n'étant pas complètement payée lorsque les héritiers vinrent en âge, il aurait fallu donner un fort montant, ce que nous étions dans l'impossibilité de faire et nous dûmes vendre notre bétail, auquel j'étais attachée, laisser mon jardin, mes arbres et j'ai pleuré !

Les Frères Maristes, ayant acheté notre taureau, nous avaient demandé de le garder quelques jours et nous avions gardé une vache pour notre usage. Comme ma fillette ne buvait que du lait frais tiré et que mon mari et le jeune homme qui aidait mon mari pour les travaux de la ferme étaient en retard, j'entrepris de traire la vache mais le taureau était couché près d'elle et comme il n'y a qu'un côté pour traire une vache, je dus m'asseoir sur lui de crainte de le déranger. Sur les entrefaites, deux frères entrèrent dans l'écurie pour venir chercher le taureau, ils furent stupéfiés et racontèrent la chose à Ibeville et à Saint-Jean, ce

qui amusa fort ceux qui me connaissent. Après tant d'années, on en parle encore.

Ce furent ceux qui nous remplacèrent qui profitèrent des améliorations que nous avons faites sur la ferme. Comme je lisais dans le *Journal d'Agriculture*, c'est moi la citadine, qui avait poussé mon mari à faire donner un meilleur rendement à la ferme car il était routinier comme son père, qui était notaire ; tout de même mon mari avait suivi un cours d'agriculture à Saint-Hyacinthe.

Papa nous invita à rester chez lui en attendant que mon mari se trouve une position. Il lui avait fait construire un bureau au coin de son terrain de l'avenue des Pins qui était assez étendu pour que, à part les écuries et les remises, l'hiver il y ait une glissoire et un rond à patiner pour mes frères et l'été nos chevaux puissent y prendre leurs ébats. Je pouvais même m'y promener à cheval et m'exercer à sauter des obstacles. Il y avait douze gros arbres qui donnaient de l'ombre ainsi que devant la façade de la maison ; malheureusement la ville en ouvrant l'avenue des Pins en coupa plusieurs sans dédommager papa. Pourtant il n'y a pas de fortune pour acheter un arbre qui a atteint sa maturité.

Mon mari, qui était médecin vétérinaire, dut discontinuer d'exercer sa profession car l'avè-

nement des tramways et des automobiles avait fait disparaître presque tous les chevaux. J'en fus peinée car j'aime beaucoup les bêtes et souvent je les trouve moins bêtes que bien des gens. J'aidais mon mari lorsqu'il opérait les animaux car il eut été trop coûteux d'avoir un assistant. Mon mari prit ensuite un commerce de foin et de grains dans la rue Saint-Laurent, qu'il dut abandonner pour la même raison, puis plus tard il entra à la Commission des Liqueurs. Lorsqu'il se trouva sans position, je voulus entrer à la Bibliothèque Municipale qui ouvrait ses portes. Elle fut inaugurée, en mai 1917, par le maréchal Joffre et M. Hector Garneau fut le premier conservateur. Je passai l'examen de rigueur et j'arrivai première avec Marie-Claire Daveluy. On me refusa parce que j'avais un mari mais il y eut ensuite des femmes mariées.

J'avais dans mon pupitre le manuscrit de mon livre *La Vie et le Rêve* mais n'avait pas d'argent pour le faire publier. Une vieille amie me signa un chèque que je ne devais rembourser que si je vendais toute l'édition. Ce livre est épuisé depuis longtemps. Cette publication était importante parce que ce recueil de pensées démontrait mes connaissances en bibliographie française et anglaise.

Je n'aurais pas répondu comme une jeune fille qui cherchait

Chat pour trouver la fiche d'un livre de Bernard Shaw, qu'un Anglais lui demandait. Il dut s'adresser à M. Aegidius Fautoux, alors conservateur, et la chose fut publiée dans le *Montreal Daily Star* et la *Gazette* de Montréal.

Une jeune fille de mes amies, ayant perdu sa position, dans une assurance anglaise, en 1929, voulut entrer à la Bibliothèque Municipale parce qu'elle était obligée de faire vivre sa mère malade et sa tante impotente. J'allai voir le conservateur et lui dit : « On refuse une jeune fille dans le besoin et vous avez comme secrétaire une femme mariée dont le mari gagne dans un restaurant \$50.00 par semaine, salaire que mon mari n'a jamais atteint, et l'on refuse une jeune fille ayant les capacités voulues. Je sais qu'on vous l'a imposée. » Je profitai de l'occasion, comme cela ne me concernait pas, pour écrire au maire Houde, lui demandant si on avait deux poids et deux mesures à l'Hôtel de Ville. Cela soulage toujours de dire sa façon de penser.

Avant la publication de *La Vie et le Rêve*, j'avais porté le manuscrit à mon confesseur, un vieux père Jésuite, pour qu'il me dise s'il n'y avait rien de reprehensible. Il enleva deux pensées d'Herbert Spencer et me dit : « Si j'étais vous, je les enleverais presque toutes. » Mgr Camille

Roy fut d'une toute autre opinion ainsi que M. René Gautheron, professeur de littérature à l'Université de Montréal, avec qui je causai pendant deux heures et qui, après avoir examiné mon manuscrit, me dit : « Je ne pensais pas rencontrer à Montréal une jeune femme qui possède autant de connaissances. » Je répondis : « J'accepte votre compliment au nom de mes compatriotes. Je ne suis pas la seule dans notre province. » Il me conseilla de classer ces pensées de quelques auteurs anciens et surtout de contemporains. J'ai traduit celles des auteurs anglais. Ce fut un énorme travail.

Même en 1900, l'on ignorait encore, en bien des milieux en France que beaucoup de Canadiens français possédaient une forte culture, et on nous prenait pour des Sauvages. Voici une anecdote savoureuse qui le prouve. Lors de l'Exposition de 1900, à Paris, une jeune et jolie femme, blonde et élégante entendit un Français dire à son compagnon : « Vois-tu cet homme qui se promène en costume de gala avec toutes ses plumes, c'est un Canadien. » La jeune femme indignée s'approcha d'eux et leur dit : « Voulez-vous voir une Canadienne française, eh bien ! regardez-moi !... Cet homme est un Sauvage et les Sauvages au Canada vivent dans des réserves. On l'a amené pour figurer à l'Ex-

position ainsi que quelques-uns de ses congénères. »

« Une pensée est un livre réduit à sa plus simple expression », a dit je ne sais plus qui. C'est pourquoi dans *La Vie et le Rêve*, il y a des chapitres où sont condensées des pensées sur Dieu, la Foi, le Mystère, la Science, la Superstition, la Philosophie, le Christianisme, l'Âme, la Psychologie, le Sens de la vie, l'Amour, l'Amitié, la Souffrance, l'Éducation, le Féminisme, la Morale sociale. *La Vie et le Rêve* fut imprimé au *Devoir* et Henri Bourassa, après avoir lu le manuscrit me dit : « Vous avez fait là un travail de Bénédictin. »

Voici une lettre que M. René Gautheron m'écrivit après l'envoi de ce livre.

« Etat-Major de la 29^e Brigade par Mâcon, ce 1^{er} juin 1916.

« Madame,

« J'ai bien reçu l'agréable petit livre que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer et qui m'a rappelé tout le plaisir que j'ai eu à faire votre connaissance en des temps meilleurs. Je crois qu'il rendra des services à vos compatriotes, d'abord par les pensées qu'il contient, ensuite, par la méthode dont il est le résultat et le témoin. Je souhaite qu'il vous soit un titre sérieux à obtenir la situation que vous désirez à la nouvelle bibliothèque. Le suffrage de M. Garneau et des hauts personnages que vous nommez emportera, je l'espère, la

décision des juges. C'est très volontiers que j'y joindrai le mien s'il peut avoir quelque valeur. On est séparé par l'océan et la guerre mais nous sommes unis par les liens du souvenir et d'une invincible espérance.

« Je vous prie d'agréer, madame, l'expression de mes sentiments très respectueusement dévoués.

« René Gautheron. »

Lorsque je publiai mon recueil de pensées, *La Vie et le Rêve*, un religieux me dit que c'était un mauvais livre et qu'il n'en souhaitait pas la diffusion. Il est curieux de noter comme la lecture d'un livre peut faire des impressions différentes sur les lecteurs. Voici un extrait de la lettre que je reçus de Mg^e Camille Roy : « Il m'est évident que votre petit livre, *La Vie et le Rêve*, ne peut que faire du bien à ceux qui voudront y chercher des pensées fermes ou des inspirations généreuses. Vous avez rassemblé là une foule de sentences tombées des meilleures plumes et des meilleurs esprits, il est commode de pouvoir trouver dans un répertoire semblable le mot ou l'idée qui correspond à d'actuelles préoccupations. Je ne puis donc que souhaiter à ce recueil le meilleur succès. »

Il est malheureux que j'ai détruit la lettre de ce religieux car j'aurais pu les encadrer ensemble.

L'hon. Rodolphe Lemieux m'a

écrit : « Ce livre me sera bien utile. La recherche des idées chez un homme public, c'est un effort difficile et pourtant nécessaire. »

Yvonne Sarcey, directrice des *Annales* et fondatrice de *Conférencià* à qui j'envoyai *La Vie et le Rêve*, m'écrivit : « Merci du livre que j'ai feuilleté avec beaucoup de joie et que je lirai avec plaisir. Merci de m'avoir citée. Les pensées me paraissent très heureusement choisies. »

Je ne revois pas mes souvenirs dans leur suite continue, année par année, mais par les faits qui semblent avoir un rapport entre eux.

Lors de mon séjour à Paris, à une conférence d'Henry Bordeaux à la salle de conférences de l'Université des Annales, Mme Yvonne Sarcey était sur la scène avec les parents et amis du conférencier. La salle Gaveau est immense et bien connue pourtant j'eus beaucoup de difficulté pour m'y rendre. Tous ceux à qui je demandais des renseignements ne semblaient pas savoir où elle était située, pas même un sergent de ville. C'est étrange dans une ville comme Paris ! Ce qui fit que j'arrivai en retard et je fus mal placée. N'entendant pas, je causai avec une Française qui me demanda de quelle province française je venais ? Je répondis : « Je viens d'une province lointaine, la province de Québec, au Canada. » Elle ajouta : « On parle donc bien le français au

Canada ? » Je répliquai : « Je ne vois pas pourquoi, nous avons le même dictionnaire et la même grammaire. Notre élite parle un excellent français et si nos paysans et nos ouvriers n'ont pas un langage académique, c'est que nous sommes un peuple jeune. Il a fallu défricher, combattre les Sauvages et nourrir le corps avant l'esprit. Lorsque le Canada passa sous la domination anglaise, pendant cent ans, on n'a pu importer des livres français. »

Un autre jour, en visitant le cimetière du Père-Lachaise, ayant demandé un renseignement à un vieux monsieur, celui-ci me dit : « Je vais vous montrer les tombeaux des personnalités et aussi ceux qui n'ont qu'un mérite artistique. » Il fut étonné de ce que je connaissais la vie des célébrités et en me conduisant au Métro, il me fit la même remarque que cette femme, ce qui me surprit d'un ex-professeur de la Sorbonne. Je lui fis la même réponse.

De Tout un Peu fut imprimé à la Compagnie d'Imprimerie des Marchands, dont le président, Beaudry, fut assassiné et Lanoie était son associé. Ils ont envoyé une femme dans les bureaux de la rue St-Jacques et de la rue Notre-Dame vendre ce livre, en mon nom sans permission de ma part, et je ne l'ai su que six ans après, trop tard pour prendre des procédures, puisque la compagnie n'existait plus.

C'était un vol manifeste. Ce qui m'indigne le plus c'est que l'on pense que j'ai imposé à qui que ce soit la vente de ce livre. J'ai voulu lorsque j'ai retracé Lanoie, aller à son bureau pour lui dire qu'il n'y a pas de prescription pour les honnêtes gens et de me payer les livres vendus mais mon fils s'y objecta.

À la parution de mon essai, *De Tout un Peu*, un religieux me dit : « Vous ne trouvez pas cela un peu prématuré pour la province de Québec ? » Je répondis : « C'est comme la première fois que je plongeai dans vingt pieds d'eau, je me suis dit, j'irai au fond ou je surnagerai et j'ai surnagé. » Et ce livre fut bien vite épuisé.

Voici une lettre du recorder, Amédée Geoffrion, à propos de ce livre. Elle est datée du 23 mars 1925 :

« Madame,

« Je vous suis plus reconnaissant que je ne saurais dire de votre bonne lettre. De tous les témoignages de sympathie que j'ai reçus c'est certes le plus précieux. La main d'une femme a des douceurs souveraines pour panser les blessures. En vous lisant, j'ai oublié les avanies dont j'ai été l'objet depuis sept ans et je me suis senti consolé du mépris des sots.

« Vous avez été pour moi une incomparable samaritaine et je n'oublierai jamais votre geste généreux. Mieux que la plupart

des hommes, vous avez saisi la complexité du douloureux problème que j'ai abordé, et dont les mères de familles se désintéressent trop.

« Si j'avais le don d'écrire, que vous possédez à un si haut degré, je vous traduirais les sentiments que j'ai éprouvés, mais j'y renonce, car il est certaines nuances que seule une femme peut exprimer.

« La main que vous m'avez tendue, Madame, contenait un bien joli petit livre, si j'en juge par les quelques pages que j'ai parcourues. Il est empreint d'une psychologie douce, fine et pénétrante.

« Ce sera un de mes plus agréables devoirs que de vous donner les impressions que *De Tout un Peu* auront produites. Je puis vous assurer d'ores et déjà que vous pouvez me ranger au nombre des admirateurs de votre esprit délicat et profond à la fois.

« Les quelques pensées que j'ai lues sur l'amour et l'amitié — ces deux sentiments qui font le charme et la douceur de vivre — m'ont enchanté et m'ont donné la plus haute idée de vos facultés de conception et d'expression.

« Encore une fois, Madame, je vous remercie de votre lettre. Quant au petit livre dont vous l'avez accompagnée je crois que dans un mois je le saurai par cœur. Je vous dirai alors tout le bien que j'en pense. Cepen-

dant je dois vous avertir, Madame, que je ne suis pas un critique mais un simple impressionniste, un modeste amateur de beauté, ce sourire de Dieu sur la terre.

« Veuillez accepter, Madame, l'expression de mes sincères remerciements et l'assurance de ma profonde reconnaissance.

« Amédée Geoffrion. »

Le 12 mai 1925, je reçus une autre lettre du recorder Amédée Geoffrion :

« Madame,

« Je vous l'ai dit, et je vous le répète, je ne suis pas un critique. Je me contente d'être un très modeste dilettante. Un livre me plaît ou ne me plaît pas : voilà tout. Je n'ai d'autre règle pour l'apprécier que l'émotion qu'il fait naître en moi.

« J'aime la beauté sous toutes ses formes, mais je n'ai d'autres guides que l'instinct. *De Tout un Peu* m'a intéressé plus que je ne saurais dire. Il m'a plu par la fermeté du style, la finesse de la pensée et la hardiesse des thèses.

« Le précepte est bon mais l'exemple est mieux. La manière de prouver le mouvement, c'est de marcher. De même votre livre constitue en faveur du féminisme un excellent plaidoyer.

« Vous abordez les grands problèmes sociaux avec une indépendance que j'aime et un courage que j'admire. Votre manière de penser, de sentir est en tout

point conforme à ma petite philosophie, ou plutôt à l'idée que je me fais de l'amour, de la beauté, du progrès, du bien et du mal, en un mot du grand mystère d'ici-bas.

« Je dois vous avouer cependant, Madame, que mes méditations ne m'ont jamais porté vers les idées spéculatives. Je pourrais résumer mon credo philosophique dans le conseil que saint Augustin donnait à un de ses disciples : « Aime et c'est presque tout. »

« La beauté me paraît la plus haute expression de la vérité. Je trouve à la page 8 de votre livre ce que je considère comme le premier élément du bonheur : « Celui qui n'est pas frappé par la beauté d'un visage, d'une expression, d'un geste, d'une attitude, que ce soit une femme, une statue, un tableau, une symphonie, une belle œuvre littéraire, ne connaîtra jamais les douces émotions qu'ils nous procurent et sa vie est incomplète. »

« Combien vrai !

« Votre livre est plein de ces pensées fines et profondes. Pour en faire une gerbe il me faudrait le copier presque en entier. Je ne puis résister à en citer deux autres pensées qui m'ont vivement frappé :

« Tout ce qu'il y a de meilleur en nous est ce qui reste de nos rêves. » Il est impossible de mieux définir le bonheur, qui ne

se trouve que dans ce qu'on espère ou dans ce qu'on regrette.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai lu avec le plus vif intérêt le chapitre intitulé: « A propos d'une boutade sur l'amour. »

« Je me résume, Madame, en vous disant que votre petit livre a le rare mérite de faire beaucoup penser. Je ne puis que vous féliciter de l'avoir écrit et vous remercier de me l'avoir envoyé.

« Veuillez accepter, Madame, l'assurance de mes très respectueux sentiments.

« Amédée Geoffrion. »

Le 18 mai 1925, après la mort de ma jeune fille, je reçus une lettre de condoléance de M. Amédée Geoffrion. Venant d'un homme comme lui, cette sympathie m'a fait du bien. Il est mort et je n'ai pas eu le plaisir de le rencontrer.

La publication de *La Femme et la Civilisation* est due au hasard. J'étais alors secrétaire du Comité du Suffrage, fondé par Mme Gérin-Lajoie. Ayant fait une causerie devant les membres sur ce sujet, on me demanda de la publier parce que cela fournirait aux femmes des arguments en faveur du droit de vote et l'amélioration des lois qui concernent les femmes de la province du Québec.

Louis Francœur me reprocha l'ampleur du sujet et d'avoir mentionné le nom de Mme de Caillavet. Ce n'est qu'une faible

ébauche. Il faudrait toute une vie de recherches dans les bibliothèques de l'Europe et des Amériques pour approfondir ce sujet. Je lui écrivis: « Je vais enlever le nom de l'Égérie d'Anatole France, aussi celui de Mme de Loynes, l'Égérie de Jules Lemaitre, tous les noms des femmes des salons du XVIIIe siècle, presque toutes celles du XVIIe siècle et je vais écrire des vies de saintes que personne ne lira. Quand on connaît l'histoire de l'humanité, on sait que la civilisation ne s'est pas toujours faite avec de la vertu. » On m'a dit que Francœur, en recevant ma lettre, a dit dans les bureaux de *La Patrie*: « Je viens d'en recevoir une bonne de Mme Tassé », mais il ne l'a pas montrée.

Sa critique n'a pas empêché le livre de s'épuiser. Mme Naidu fut la première présidente du Congrès National Indien et la collègue du Mahatma Gandhi; je la rencontrai à un thé chez des dames anglaises, après sa conférence au Women's Canadian Club. Comme on lui avait parlé de cette plaquette sans prétention, elle me demanda ce petit livre et après l'avoir lu, elle m'écrivit: « Please forgive me not to have written sooner for I have been travelling through the United States giving lectures. I have read your book with deep pleasure and you have evolved a philosophy of life one of the best substance. I have sent your

booklet to my daughter who teaches philosophy in India. » Je conserve précieusement cette lettre de la femme la plus remarquable alors de l'Inde. Elle est, a-t-on dit, la plus grande poétesse hindou après Rabindranath Tagore.

Le professeur Joschi, un Hindou, qui enseigne dans une université américaine, de passage dans notre ville, ayant entendu parler, lui aussi, de cette plaquette, me fit dire d'aller le rencontrer à son hôtel. Comme ce n'est pas mon habitude d'aller rencontrer les hommes dans les hôtels. Je répondis s'il veut me voir, qu'il vienne chez moi. Je donnai alors un thé où j'invitai des dames anglaises pour pouvoir soutenir la conversation car il ne parlait pas le français, seule Mme Arthur Léger fut invitée à cause de sa parfaite possession de la langue anglaise. Une femme demanda au professeur à quelle religion il appartenait? Pour éviter de l'embarrasser, je dis : « Quand on est professeur de religion comparée, on ne peut avoir une religion bien définie. C'était une femme qui manquait de tact. Je demandai à M. Joschi ce qu'il pensait du livre *Mother India* de Catherine Mayo. Il me répondit, c'est bien exagéré. Tout de même ce que l'auteur écrit est confirmé par des historiens qui ont vécu aux Indes.

Ce professeur me demanda de collaborer avec lui pour un ou-

vrage sur la position des femmes dans les pays de l'Europe. Je lui dit que j'accepterais à la condition qu'il se charge de mes frais de voyage et de mes dépenses en Europe pour étudier la question sur place. Il n'était pas assez fortuné pour cela.

Pour *La Vie Humoristique d'Hector Berthelot*, M. Albert Lévesque me fit trois propositions avant que j'accepte de la faire éditer par sa maison d'édition. Je lui avais dit : « Je n'écris pas pour le plaisir de voir mon nom sur la couverture d'un livre. » Il accepta enfin mes conditions parce qu'il en avait besoin pour sa collection de biographies canadiennes.

Hector Berthelot est le frère de ma mère, Emilie Berthelot (Mme Charles Lionais). C'est M. Victor Morin, qui fut président la Société Royale, qui en a fait la préface, dont voici un extrait : « Pour ceux de la génération nouvelle, il incarnera l'image composite d'un Rabelais, d'un Courteline et d'un Mark Twain réunis dans une trinité canadienne avec l'épigraphe de son journal humoristique : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai sans blague. »

Voici une lettre que j'envoyai à *La Presse*, intitulée, Mise au point : A la page vingt de *La Presse*, dans un article intitulé : *Oeuvres d'artistes canadiens-français*, on lit : « Albéric Bourgeois figure au salon avec quelques-

unes de ses caricatures bien connues et bien personnelles qui expriment surtout les attitudes les plus caractéristiques du type populaire qu'il a créé, ce *Ladébauche* désormais célèbre. »

Le type de *Ladébauche* est une création du frère de ma mère, Hector Berthelot, écrivain humoristique et caricaturiste, fondateur de journaux comiques. D'ailleurs M. Bourgeois, lui-même, à la soirée des humoristes, donnée dans la salle Saint-Sulpice, en a attribué la paternité à Hector Berthelot, dans une saynète, où après avoir annoncé la mort de Berthelot, il représente *Ladébauche* comme son enfant. Et dans une scène ingénieuse, M. Bourgeois vint tirer une côte de bœuf du côté de *Ladébauche* qui dort dans son bureau, et l'on voit *Catherine*, qui est une création de Bourgeois, apparaître dans la pénombre.

C'est le 9 novembre 1878, que Berthelot commence la correspondance qu'il signe *Ladébauche*. Une simple feuille de potins, rédigée moitié en français, moitié en anglais, à l'occasion d'une joyeuse excursion, à bord du vapeur *Le Canada*, le 18 août 1877, fut le numéro précurseur de son journal humoristique bien connu, *Le Canard*, dans lequel on voit la caricature de *Ladébauche* où il est représenté chevauchant un canard.

Je n'appris à nager que lorsque j'avais quarante-deux ans, en même temps que mes enfants, car jusque-là je n'avais pas eu l'occasion d'aller à la campagne, à la mer il est difficile d'apprendre à nager. Nous avons appris seuls dans une piscine ancrée dans la rivière Richelieu. Un jour voulant plonger debout, je me pris le pied droit entre les madriers amollis par leur long séjour dans l'eau. Je m'arrachai le pied car il y avait huit pieds d'eau de profondeur à cet endroit de la piscine et je ne pouvais attendre que l'on envoie chercher un menuisier pour me dégager le pied et je souffris longtemps sans penser consulter mon beau-frère, le docteur Georges Tassé, qui demeurait à Iberville et j'en ai toujours souffert depuis. Le jour où je pus nager et plonger dans la rivière, j'étais aussi fier que si j'avais gagné un prix de l'Académie Française. Je flotte comme du liège et on a pris ma photo nageant avec un parapluie, puis avec un parasol chinois, figurant *Après la pluie le beau temps* ; puis nageant sur le côté avec le parasol ce qui est assez difficile. Je puis flotter dans toutes les positions sans bouger, je pourrais même lire en flottant. Mes enfants qui étaient de bien meilleurs nageurs que moi ne pouvaient flotter sans faire de mouvements.

(à suivre)

Alphonse Allais à Honfleur

par

E. FABRE-SURVEYER
de la Société Royale

« Alphonse Allais à Honfleur », tel est le titre d'un article de M. Jean-Albert Sorel, dans « Hommes et mondes », de septembre.

Ce titre m'attira. Il me rappela d'abord la ville de Honfleur, d'où partit Samuel de Champlain pour chacun de ses voyages au Canada, puis M. Sorel qui m'a fait visiter, *con amore*, ses musées et les souvenirs canadiens conservés dans sa ville natale, et enfin Alphonse Allais lui-même.

L'article de M. Sorel était inspiré par le centenaire de la naissance d'Alphonse Allais. Honfleur, patrie de plusieurs hommes remarquables, a cru pouvoir leur ajouter un humoriste.

En effet, Pierre Mille, le compilateur de l'« Anthologie des humoristes français contemporains », a pu écrire de lui : « On peut le considérer comme le type par excellence de l'humoriste contemporain. »

Qu'est-ce qui a pu décider cet humoriste à venir au Canada?

La curiosité? La perspective de voyager avec son ami Paul Fabre, secrétaire du Commissariat général du Canada, qui allait y voir ses parents et les lieux de son enfance, ou encore la reconnaissance envers un Canadien, Emile Girouard, administrateur de « Paris-Canada », qui avait découvert au bar de l'hôtel Saint-Petersbourg (voisin de la Banque Canadienne Nationale) un individu invraisemblable, Albert Caperon, (surnommé le Capitain Cap) dont les propos étranges inspirèrent pendant des années, la verve de l'humoriste. Toujours est-il qu'en juin 1894, Allais, Paul Fabre, le lieutenant Ernest Debiève et J. Berthier de Casaunau, s'embarquèrent sur la « Touraine », alors la perle de la flotte de la Compagnie générale transatlantique.

Sur le paquebot, Allais eut la satisfaction de constater que la bibliothèque contenait tous ses ouvrages, et qu'on les lisait. Un

de ses lecteurs répétait même : « C'est à guérir du mal de mer ».

Nos voyageurs brûlèrent New York pour se rendre à Montréal. Là commença pour eux une série de déjeûners et de diners comme il s'en donnait alors dans les familles, et comme hélas ! il ne s'y en donne plus guère, vu la difficulté de recruter un personnel. Les anciens amis de l'honorable Hector Fabre avaient tenu à recevoir son fils, et avec lui, ses compagnons. Paul Fabre a d'ailleurs énuméré, dans ses « Notes sur le Canada », les plus connus de ses hôtes.

Paul Fabre remarque : « J'en passe, et des meilleurs, de peur que de quelque estomac débile ne s'élève ce murmure : Vous avez donc passé tout le voyage à table ! »

Quoi qu'il en soit, nos voyageurs parcoururent du Saguenay au Niagara.

Allais, rappelé en France, dut rentrer avant ses compagnons, mais lorsque ceux-ci débarquèrent au Havre, il était sur le quai pour les recevoir.

Allais blaguait-il quand il parlait des « deux paradisiaques mois passés au Canada » ? Je ne saurais le dire. Mais, ce que je sais, c'est que ses compagnons et lui y trouvèrent une hospitalité que bien peu de visiteurs y ont reçue. À Montréal, ils furent adoptés par une cousine de Paul Fabre, mademoiselle Euphrosine

Perrault, qui habitait rue de l'Université avec son frère Louis, imprimeur. Louis Perrault était un gourmet, et sa sœur joignait à ses autres talents, une connaissance parfaite de la cuisine (elle songea même à écrire un livre de recettes, en collaboration avec A.-D. DeCelles, d'Ottawa, un autre gourmet). Heureusement pour nos voyageurs, le couple Perrault avait engagé, à cette époque, un ménage français, du nom de Guéry. Madame Guéry faisait une cuisine telle qu'on me demanda de la célébrer en vers, ce que je fis, sans inspiration, et je ne me vante pas de mes strophes. Toujours est-il que grâce aux charmes de mademoiselle Perrault, qui savait s'entourer de personnes agréables, et au talent culinaire de madame Guéry, nos voyageurs eurent, à Montréal, quelques agréables soirées.

Ils eurent la bonne fortune de rencontrer un cicérone admirable dans la personne de Louis-N. Patenaude, alors secrétaire de l'honorable Félix Marchand, chef de l'Opposition, et qui devint greffier du Conseil Législatif. Patenaude, célibataire, avait des amis partout, et avait pris goût aux visiteurs de France. Il servit plus tard de cicérone au sculpteur Paul Chevré, qui vint avec l'architecte Le Cardonnel pour la pose du monument Champlain à Québec.

Patenaude les introduisit dans

la maison de madame Givernaud à Iberville. Givernaud était un « soyeux », Français, qui avait fondé à Saint-Jean l'établissement aujourd'hui occupé par la compagnie Belding Corticelli. Il leur ouvrit sa maison toute grande et leur procura des distractions variées. Allais parle dans ses écrits de ses parties de pêche à la « rivière à la Barbotte ».

Je ne sais plus si dans ces premiers volumes : « A se tordre », « Vive la vie », « Rose et Vert pomme » ou « Le parapluie de l'escouade » (ainsi appelé, dit la préface, parce qu'il n'y est question ni d'escouade ni de parapluie), qui venaient de paraître lors de son voyage, Allais parlait du Canada. Je ne sais plus si sa découverte des « Meatlands », carrières de viande situées à Arthurville, province de Québec, est antérieure ou postérieure à ce voyage. Mais son attribution au maire Préfontaine de costumes en peau de pêche pour faciliter la sortie des théâtres en cas d'incendie, est certainement postérieure à son retour du Canada.

Georges Auriol ayant voulu écrire sur le Captain Cap, Allais lui fit observer que le « Captain » était sa propriété et Auriol changea de sujet. Allais lui a d'ailleurs consacré tout un volume : « Le Captain Cap, ses aventures, ses idées, ses breuvages », (qui, entre

parenthèse, contient de précieuses recettes de coquetels) où il est souvent question du Canada.

Je ne me rappelle qu'une blague d'Allais au Canada : On lui présente un jour, en l'appelant le « French Mark Twain » monsieur L.-J. Forçet qu'on proclame « le roi de la finance ». (Voir sur lui les souvenirs de madame Francoeur.)

Au cours de la conversation, Allais demande à monsieur Forçet : « Comment va votre associé? — Voulez-vous parler de mon neveu? demande le futur sénateur. — Je ne sais si ce monsieur est votre neveu, dit Allais, mais je m'informe de votre associé M. Menot (prononcez comme pour « Menaud, maître draveur »). — Je n'ai pas d'associé de ce nom », fut la réponse. Allais paraît alors très désappointé et dit : « Ah ! je croyais que vous faisiez partie de la firme Forçet, Menot et compagnie qui fabrique ces jolis objets », et il tire de son doigt un anneau de crin sur lequel était écrit : *Forget me not.*

L'humour d'Allais avait fait impression sur les jeunes gens de ma génération, et nous fondâmes l'A.A.A.A.A.A. (Association amicale des admirateurs d'Alphonse Allais en Amérique).

L'Association est morte... notre jeunesse aussi, hélas !

BOURRAGES DE CRÂNE

par

PHILIPPE LA FERRIÈRE

membre de la Société historique de Montréal.

On a jamais tant publié de récits de voyage que depuis la première Grande Guerre. L'habitude du déplacement ayant été acquise, semble-t-il, on éprouve le besoin d'aller voir ce qui se passe ailleurs. « *Il ne se passe point de semaine qu'un honnête garçon ne découvre l'Amérique* », lit-on dans la préface d'un livre intitulé « UNE CROISIÈRE AU CANADA FRANÇAIS », où l'auteur, le Docteur A. Mizzone relate ses souvenirs et impressions de voyage au cours d'un bref séjour dans le Québec.

Si les Français connaissent la France certains d'entre eux semblent ignorer la géographie et l'histoire des autres pays. Il est amusant de relever les inexactitudes et les inepties émaillant leurs récits de voyage. J'ai entrepris, certain jour, en lisant une demi-douzaine de livres où il était question du Canada français, de collectionner quelques perles. Bien que le cadre de cet article ne permet pas de les signaler toutes, je tiens à en souligner quelques unes.

Dans « UNE CROISIÈRE

AU CANADA FRANÇAIS », le Docteur Mizzone raconte que le lendemain de son arrivée à Montréal, on inaugura, ou plutôt on débaptisa le PONT VICTORIA, qui s'appelle désormais le PONT JACQUES-CARTIER. (voir p. 63). Dans un autre chapitre, où il est question de l'église Saint-Jacques, l'auteur souligne qu'elle rappelle la Basilique de Saint-Pierre de Rome par sa colonnade surmontée des statues des douze apôtres. Erreur assez répandue, j'en conviens, mais qu'on ne devrait pas rencontrer sous la plume d'un écrivain. Ces statues, aussi bien à Rome qu'à Montréal, représentent plutôt les Évangélistes, les Pères de l'Église et quelques grands saints dont Saint Antoine de Padoue.

A la page 64, l'auteur s'écrie : « *Ah ! que nous sommes loin de la première église de Villemarie (sic) — car Montréal, ajoute-t-il, s'appelait primitivement Villemarie (re-sic) — élevée par Villeneuve (?) et ses pieux compagnons.*

Le Docteur Mizzone nous parle ensuite de Québec. Il a vu la

ruce des Remparts, où mourut Montcalm. Quand donc allons-nous donner le coup de mort à cette légende qui a, pour pendant, cette autre qui veut que l'illustre défenseur de Québec soit mort dans une maison, convertie depuis quelques années en restaurant et qui arbore à sa devanture cette mention : MAISON DE MONTCALM ? Ignore-t-on que Montcalm, après avoir été blessé sur les Plaines d'Abraham fut transporté mourant à la maison du Docteur André Arnoux, sise dans la rue Saint-Louis, à quelques pas de la rue des Jardins ?

Dans un autre chapitre relatant les fêtes données à Québec en l'honneur d'une Mission Française, il est question de la fanfare du 22^e Régiment Royal anglais. A la page 44, on nous parle encore de la *musique militaire anglaise*. Mais non, mais non, il ne s'agit pas ici d'un régiment anglais pas plus que d'une musique militaire anglaise. Le Royal 22^e Régiment, et sa fanfare sont composés de Canadiens français, ou si l'on préfère de Canadiens tout court. Quand finira-t-on par se mettre dans la tête qu'il n'y a pas de régiment anglais au Canada, mais bien des régiments canadiens, que le Canada n'est pas l'Angleterre, que c'est un pays autonome habité par des Canadiens.

Dans « VILLAGES ET PAYSAGES D'AMÉRIQUE »,

de Jean Canu, édition 1937, il y a vraiment de quoi sourire. Après avoir traversé les « White Mountains, » (voir p. 53) l'auteur poursuit son voyage vers le nord. « *Nous franchissons, écrit-il le dernier seuil qui sépare les États-Unis du Canada. Au premier village (sic), Sherbrook (re-sic)... etc.* Le nom de Sherbrooke est ainsi estropié trois fois de suite dans le livre. Certes, cela n'a pas grande importance en soi, du moins pour ceux qui, en France ont lu ou liront le livre de Canu. N'empêche que l'auteur aurait dû faire corriger son texte avant de le confier à l'imprimerie. C'est un scrupule que devrait éprouver tout écrivain relatant un voyage à l'étranger. En voici une autre preuve :

Canu écrit : « *Nous arrivons au grand fleuve qui seul nous sépare encore de Québec. Lewis (sic) la petite ville de la rive droite, etc... Et, plus loin, page 57, « nous n'avons pas d'yeux pour Lewis.* » Et ce n'est pas tout : au bas de la page, une photo illustrant la ville de Québec s'accompagne de cette légende : « *A droite, Lewis, à gauche, Québec.* » L'auteur ignorait, sans doute, que Lévis fut fondée par les ancêtres du Duc Lévis de Mirepoix.

On a souvent ouï dire que les Français en général ne s'intéressent pas à l'histoire des pays étrangers. Comme pour étoffer cette croyance, je lisais, un jour,

dans le Petit Parisien que M. Hanotaux invitait ses collègues à désigner une personnalité de l'Académie française pour les représenter aux fêtes organisées pour commémorer, au Canada et aux États-Unis, le 25^e anniversaire de la mort de Cavalier de la Salle.

A la page 64, Canu parle de l'Université Mac Gill (sic), puis à la page suivante, il fait allusion à la montagne *Mont Royal*, et à la page 67, des *Chaudière Falls*, puis du *Thousand Islands District*, comme il avait parlé, un peu plus tôt des *Montmorency Falls*. Dire qu'il s'agit, ici, d'un bouquin écrit en langue française et où il est question de la province de Québec !

Dans L'ÂME DES CITES, publié en 1946, sous la direction de Mollat du Jourdin, un chapitre est consacré à Montréal. On y lit, page 203, que son aspect est bien différent selon les saisons : « *Les grosses tourmentes de neige arrêtent toute la circulation. On déblaye les rails des tramways ; de chaque côté de la ligne, s'élèvent des murs blancs hauts parfois de plus de 1 m. 50 et l'on ne peut traverser qu'à certains endroits, où sont entretenus des passages.* »

Jusque là, ça va toujours, quoique les bancs de neige tendent à disparaître depuis quelques années. Mais l'auteur de cet article renchérit :

« *Les traîneaux, écrit-il encore,*

assurent la poste et les livraisons. Les voitures automobiles après s'être essouffées à monter les pentes glacées à grand renfort de chaînes, disparaissent presque toutes et passent l'hiver au garage. Le Montréalais est bloqué dans sa Ville, car les routes sont impraticables. Seuls, sont possibles de petits trajets en traîneau... C'est la saison du patin : le fleuve glacé devient une immense patinoire... Eh ! là, Marius ?...

N'insistons pas.

La plupart des touristes visitent les endroits sélectionnés par les agences de voyage ou suggérés par les guides touristiques. Quoi qu'il en soit ce n'est point en parcourant un pays à vol d'oiseaux qu'on apprend à le connaître.

Heureusement, je viens de relire « CANADA » par Maurice Genevoix. Cet académicien y relate ses voyages à travers la province de Québec. Genevoix vous réconcilie avec nos cousins de France. Il n'a pas fait qu'enregistrer des visions, il a pris le temps de voir, d'étudier, de jauger les gens et les choses. Son livre respire la franchise, l'honnêteté. Aucun parti pris, aucun préjugé. L'auteur nous juge au point de vue objectif. On reconnaît en ce fin psychologue, un ami sûr, intelligent, compréhensif. En voilà un qui sait voyager. Ajoutons qu'il a eu, au cours de ses randonnées à travers la Mau-

ricie et la région du lac Saint-Jean, mieux qu'un guide touristique, un historien de la valeur de l'abbé Tessier.

ANGLICISMES ET ANGLOMANIE

Relativement aux *anglicismes désolants* que nous reproche l'auteur de L'ÂME DES CITES, n'y aurait-il pas lieu de lui retourner la balle quand il emploie le mot CHRISTMAS POUR NOËL ? « *Les Canadiens français*, déplore-t-il, *disent team, pour attelage ; coukerie, pour cuisine, etc...* Est-ce vraiment plus grave que de dire *lift, pour ascenseur ; autocar, pour autobus ; skaling, pour patinoire ; ferry-boat, pour traversier ; sleeping, pour couchette ; trainman, pour conducteur ; snowboots, pour claques ou caoutchoucs ?...* Autant de mots anglais que j'ai relevés dans les ouvrages ci-haut mentionnés.

Je me suis souvent demandé pourquoi les écrivains français se croient tenus d'émailler leurs récits de voyage de mots anglais quand ils visitent une province comme la nôtre. Est-ce tout simplement pour créer une atmosphère d'exotisme, prouver à leurs lecteurs qu'ils ont visité un pays d'Amérique ?

Dans un récent numéro du *Figaro Littéraire*, sous la rubrique « ANGLOMANIE », où il est question du Français moderne, revue trimestrielle consacrée à la langue française, André Billy

fait allusion à une étude détaillée que M. Félix de Grand Combe entreprend sur l'anglomanie en français. Celui-ci approuverait *poster* une lettre et, selon André Billy, il aurait raison. Cependant, ce dernier ne lui reconnaît pas le droit d'employer l'expression *best seller* pour la simple raison qu'on s'en est fort bien passé jusqu'à maintenant. Mais Billy est d'accord avec Félix de Grand Combe quand il s'agit d'employer les anglicismes suivants : *Commando* pour *corps franc* ; *contacter* pour *toucher* ; *drink* pour *boisson*, *fair-play* pour *franc jeu*, *gang* pour *bande*, *haddock* pour *églefin*, *label* pour *étiquette*, *round* pour *reprise*, *superviser* pour *surveiller*, *week-end* pour *fin de semaine*, etc...

Il ressort de ce qui précède que le mot *best seller* trouvera droit de cité dans la langue française, comme bien d'autres anglicismes, sans aucun doute, le jour où l'on croira ne plus devoir s'en passer.

« *Je rêve quelquefois d'une association de journalistes français, surtout sportifs*, dit André Billy, *où l'on s'engagerait sur l'honneur à n'employer les mots anglais qu'en cas d'absolue nécessité*. Cette opinion, émise par un membre de l'Académie Goncourt, sera-t-elle partagée par certains puristes de l'Académie Canadienne française ?

Si la coutume fait loi, ne soyons pas plus royaliste que le roi.

LA FLÂNERIE DE PARIS

Dans l'ordre des sensations, la flânerie à Paris est la huitième merveille du monde. Ou la première, c'est à voir. Mais je n'en ai pas le temps ; je flâne. Il fait beau comme dans les yeux de Danielle qui sourient. Il n'y a qu'à me laisser aller. Le désir me prend la tête, je suis heureux, mon amour à mes côtés, le reste suit, et les rues défilent avec leurs bijoux. On dit que le goût de la flânerie se perd, que les temps modernes l'ont étouffée. C'est une erreur. Il y a autant de flâneurs que de fonctionnaires, et des vrais.

Dans cette ville où personne n'a le temps de faire face à toutes les obligations qui se proposent, assommantes ou délicieuses, chacun trouve le temps de perdre une heure ou deux pour ses convenances personnelles. La flânerie est un art, un luxe, un refuge surtout, une maladie de la liberté, une recherche de l'absolue, la plus forte des faiblesses, la moins antipathique.

Représentez-vous un coin de Paris, loin du centre, chargé de familles mais cousu de fils d'or. Quelque part dans le troisième arrondissement, près des Archives Nationales. Vous voyez cela ; les gris, les roses, les ocres des pierres de ce quartier. C'est le Marais. On le reconnaît à la peau de ses pierres, à son cœur tendre, à ses odeurs de vieille armoire pleine de chiffons et de dossiers. C'est là que nous sommes, Danielle et moi. Peut-être étions-nous à la recherche d'une boutique, à la poursuite d'un souvenir, sur la piste d'un encanteur pas cher, ou simplement dans la volonté de Dieu, ainsi qu'il est dit dans Hugo. Bref, nous traînions-là, pour dire comme on dit, heureux de faire vingt mètres, puis trente, de nous imprégner, d'être sensibles ensemble à ce qu'il y a de tentant, de féminin dans Paris à l'heure où tout se laisse un peu aller. A l'heure où quelque directeur d'administration, nerveux mais vaporeux, se

dit vaguement, à l'apparition d'une belle fille sur son chemin : « J'étais né pour être poète ! » Nous, on ne se disait rien, on était de l'aventure. « Qu'est-ce qu'on fait ? On continue. »

Sur un signe de Danielle nous entrons alors dans un groupe, d'un petit pas rusé et nous regardons, tout à notre aise, encore qu'il fasse chaud, dans ce groupe, comme dans un placard. Nous regardons trois personnes fort connues qui nous regardent elles aussi, qui nous jaugent, qui sont là pour faire des sous. J'ai nommé l'arccodéoniste, le violoneux et la dame qui va chanter. Un peu de soleil déjà mauve, comme s'il avait pleuré, tombe sur les épaules de l'auditoire. Il y a là tout un monde, des ménagères, des employés qui ont fini, quelques militaires boutonneux, de jolis bambins à la peau neuve et douce, des passants résignés, le grand monde du coin, tout ce qui constitue un beau brin de foule sur le bord d'une ville. On peut commencer. Le chef du trio dit le mot de passe, se recueille, et pique de l'archet. Aussitôt l'accordéon mord dans la fin du jour de ses dents joyeuses et souples. Je fais remarquer à Danielle que nous sommes attendus à l'autre bout de Paris, pour rencontrer..., etc., que nous devons ensuite aller nous changer, pour assister..., etc. Je voudrais bien ne pas bouger, mais je tiens à avoir le sentiment du devoir accompli. Danielle n'est pas pressée. Elle dit : — Restons encore un peu avec ces virtuoses de la croisée des chemins. Ça ferait de la peine de voir que nous les lâchons. Eux aussi, ils nous invitent. Tandis que la chanson pas mal filée du tout, grim-pait vers les mansardes, je songeais au merveilleux bonheur que j'avais de flâner dans ce beau Paris, bonheur d'autant plus merveilleux que j'étais avec la femme que j'aime.

Flâner, c'est aimer Paris à loisir, sans être vu. C'est se sentir plus vivant que d'habitude, dans un endroit de prédilection, ou tout nouveau, et qui transporte, ou qui console. C'est pour le vrai amateur, rappeler à Paris, non sans quelque vanité secrète, qu'on est son vieil ami. C'est lui faire des visites et confier ses songeries quotidiennes aux façades, aux squares, aux quais. Temps perdu ? Non, retrouvé.

Une nuit que, du haut d'un pont, nous regardions couler la

Seine, j'expliquais la flânerie à Danielle, comme ça me venait, et je lui disais à peu près ceci : « Il ne s'agit pas seulement de découvrir les musées, ni de chercher des estampes, quelque livre rare, un appartement au bord de l'eau, un lampadaire ou des vins peu connus. Flâner, c'est payer de sa personne et répondre aux appels de Paris. Pour moi, et je sais que pour toi aussi ma chérie, la tour Eiffel, la rue des Archives, les portes, les Halles ont des attentions. On sent bien, quand on chemine avec ceux qui cheminent, quand on s'attarde avec ceux qui s'attardent, rue Mouffetard ou faubourg St-Denis, autour de l'Odéon, dans les rayons et les ombres de l'Opéra, un petit vent gentil et protecteur. »

Chers lecteurs, je vous laisse à vos rêveries, à vos flâneries, mais puissiez-vous un jour avoir la chance et le plaisir de découvrir, à côté d'un être aimée, la flânerie dans Paris. Et comme l'a écrit Molière :

« Il faudrait être l'antipode de la raison pour
ne pas confesser que Paris est le grand bureau
des merveilles, la cité du bon goût, du bel
esprit et de la galanterie. »

ROGER LAFLAMME

Paris, août 1954

* * *

NOTE

Les deux poèmes inédits de Sylvain Garneau (1930-1953) datent, selon toute probabilité, de 1945 et peut-être ont-ils été écrits plus tôt.

LE PAYS DE L'OUBLI

Le pays de l'oubli est un immense pays, jadis peuplé de monuments commémoratifs, de statues aux socles gravés de dédicaces, couvert de symboles référant au passé, un jour inondé d'une eau noire et insondable, couverte de brouillards opaques sillonnant la surface glauque d'où ils émanent et qui ont étouffé le soleil.

Des rochers âpres et sournois se cachent derrière ces brouillards qui ont éteint les phares devenus muets.

Les barques, dans ces eaux, coulent comme si elles étaient de plomb et l'on n'entend que les chuchotements des fantômes de leurs occupants dont les rames aux rythmes angoissés cherchant un chenal
[connu.

Même, un jour, un fleuve de feu dont le débit bouillonnant diluait tout sous son passage et dont l'ardeur mugissante projetait des étincelles giclant dans la nuit inquiète, s'y est éteint comme un métal en fusion plongé dans l'eau.

NICHOLAS ROLLAND

BERTHIER

Dans sa vieille berceuse, en avant de la porte,
Ma grand'mère voyait sur le fleuve, sans bruit,
Les bateaux lentement s'avancer dans la nuit.
Les bateaux sont passés et ma grand'mère est morte...

Elle prenait le frais en faisant ses prières,
La brise boursoufflait son tablier de lin,
Paisible, elle écoutait sur le bord du chemin
Le choc des papillons qui heurtaient les lumières.

Elle cherchait ses clefs dans un sac minuscule,
Et verrouillait la porte au nez d'un martinet.
L'oiseau la regardait à travers le volet,
Délacer ses souliers et monter sa pendule.

Elle allongeait sa main, éloignait une mouche,
Et l'âme reposée elle dormait en paix...
Un Jésus taciturne au grand regard de jais,
Saignait dans la pénombre au-dessus de sa couche.

Blafarde dans l'aurore où chantent des dindons
Elle nous envoyait par le bois, chez Desroches,
Acheter ses trois pains. Nous partions et les cloches
Faisaient peur à la route avec leurs gros bourdons.

Quand je suis revenue, en octobre, une fois,
Sans grand'mère et sans rien que de froides névroses,
J'ai trouvé, au milieu des avoines moroses,
Tous les petits poulets des poules d'autrefois.

Janine Lajoie.



LE SERVICE DE CINÉ-PHOTOGRAPHIE
de la province de Québec

*Le centre de distribution de films d'information et
d'enseignement en 16mm. le plus actif et le plus
efficace au Canada*

UN ORGANISME DE
L'Office Provincial de Publicité de Québec

Profitez du NOUVEAU TARIF AÉROPOSTAL POUR OUTRE-MER

**POUR N'IMPORTE OÙ DANS
LES PAYS SUIVANTS**

: L'AFFRANCHISSEMENT
: COMPREND LES FRAIS DE
: TOUS LES SERVICES AÉRO-
: POSTAUX DISPONIBLES

1 Bermudes, Mexique, Amérique centrale et
Amérique du Sud et Antilles.

: 10¢ par *demi-once*

2 Grande-Bretagne et Irlande du Nord,
République d'Irlande et Europe (y compris les
Açores, la Corse, la Crète, les îles du Dodécanèse,
Gibraltar, l'Islande, Malte, les îles Canaries,
les îles du Cap-Vert et Madère).

: 15¢ par *demi-once*

3 Guam, Philippines, Afrique, Asie et Océanie.

: 25¢ par *demi-once*

Canada, États-Unis, Hawaï ou n'importe quel endroit en
Amérique du Nord non mentionné sous le no 1 ci-dessus.

: 7¢ la première once et
: 5¢ chaque once au delà

*Le droit de recommandation s'ajoute au tarif susindiqué, aux endroits
où existe ce service*

AÉROGRAMMES

En plus des services aéropostaux réguliers ci-dessus, il y a le service supplémentaire des aérogrammes, qui peuvent être expédiés à tous les pays à raison de 10¢ chacun. Les aérogrammes ne s'envoient pas sous recommandation.

POSTES-CANADA

LE MINISTRE DES POSTES,
HON. ALCIDE CÔTÉ, C.R., M.P.



LE SOUS-MINISTRE DES POSTES,
W. J. TURNBULL